

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

WILLIAM SHAKESPEARE

RICHARD II

Version française de Michel Bernardy

émission sur France-Culture
le 26 juin 1974
Comédie-Française
réalisation Jacques Reynier

ACTE I
SCÈNE 1

Londres. Le palais du Roi.

Entrent RICHARD et LANCASTRE.

RICHARD

Mon oncle, Jean de Gand, vénérable Lancastrre,
As-tu, fidèle à ton serment et à ta foi,
Amené devant nous ton fils Henry Herford
Pour qu'il soutienne ici l'accusation qu'il porte,
Que nous n'avons pas eu loisir d'entendre encore,
Contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk?

LANCASTRE

Oui, monseigneur.

RICHARD

Outre cela, dis-moi, l'as-tu sondé? Sais-tu
S'il accuse le duc pour des griefs anciens,
Ou, à bon droit, comme un sujet se doit d'agir,
Sur des faits avérés, prouvant sa trahison?

LANCASTRE

Pour autant que je puisse en juger par ses dires,
Il s'agit d'un danger supposé dont le duc
Menace Votre Altesse, et non d'anciens griefs.

RICHARD

Qu'ils comparaissent devant nous. Que, face à face,
Ils s'affrontent ici. Que nous puissions entendre
L'accusateur et l'accusé parler sans fard.
Ils sont tous deux vaillants, et pleins d'une violence
Sourde comme la mer, vive comme la flamme.

Entrent HENRY et NORFOLK.

HENRY

Que durant des années les jours heureux vous comblent,
Mon gracieux souverain, mon maître bien-aimé.

NORFOLK

Que chaque jour surpasse en bonheur tous les autres
Jusqu'à ce que le ciel, jaloux de leur fortune,
Ajoute à la couronne une gloire immortelle!

RICHARD

Merci à vous. Mais l'un de vous n'est qu'un flatteur.
La preuve en est cette raison qui vous amène :
La double accusation de haute trahison.
Mon cousin de Herford, qu'as-tu à déclarer
Contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk ?

HENRY

D'abord - et que le ciel reçoive mes paroles -
C'est par le dévouement d'un sujet qui vous aime,
Pour le précieux salut d'un prince que j'honore,
Que d'un oeil libéré des haines de naguère,
Je parais devant vous en tant qu'accusateur.
Et c'est à toi, Thomas Mowbray, que je m'adresse.
Et grave mon discours, car ce que je déclare,
Mon corps le maintiendra tant qu'il vivra sur terre,
Et mon âme divine en répondra au ciel.
Thomas Mowbray, tu es un traître, un mécréant,
Trop grand pour ta valeur, trop vil pour être en vie.
Plus le cristal du ciel est clair et transparent,
Plus répugnants sont les nuages qui y planent.

Je le répète encore afin de t'en flétrir :
Reçois jusqu'à ton cœur ce nom d'ignoble traître,
Et, s'il plaît à mon Roi, je veux ne point partir
Sans prouver par l'épée ce que ma voix profère.

NORFOLK

Que l'on n'accuse pas mon sang-froid de mollesse.
Ce n'est pas le conflit qui opposent les femmes,
Ni la criailerie de deux voix éraillées,
Qui peuvent arbitrer notre présent conflit.
Si le sang bout, lui seul doit calmer notre ardeur.
Mais je ne prétends pas contenir ma patience
Au point de ne rien dire et de rester sans voix.
Le grand respect que j'ai pour vous, mon Roi, me force
À ne pas débrider le flot de mes paroles,
Sinon il bondirait jusqu'à lui renvoyer
Deux fois ce nom de traître au fond de ses poumons.
En mettant de côté sa naissance royale,
En oubliant qu'il est cousin de Votre Altesse,
Je le mets au défi et lui crache au visage,
Et je le nomme lâche et calomniateur.
Et, pour le soutenir, je lui laisse le choix
Du lieu où l'affronter, quitte à m'user les pieds
Jusqu'à m'aventurer sur les glaciers des Alpes,
Ou tout autre terrain déserté par les hommes,
Où jamais un Anglais n'a osé se risquer.
Néanmoins que ceci suffise à me défendre :
Par tout ce qu'il espère, il ment ignoblement.

HENRY

Pleutre blême et tremblant, je te jette mon gant,
Ne faisant point valoir ma parenté royale,
Je laisse de côté mon sang issu des Rois
Dont tu parles par peur plutôt que par respect
Si, malgré ta frayeur, tu as assez de force
Pour relever ce gage, alors ramasse-le.
Ainsi, me conformant aux règles de l'honneur,
Je maintiendrai contre moi-même, arme contre arme,
Ce que j'ai dit ou que tu peux penser de pire.

NORFOLK

Je relève ce gant, et jure par l'épée
Qui toucha mon épaule et me fit chevalier,
Que je te répondrai d'une façon loyale
En un combat selon l'honneur chevaleresque.
Une fois à cheval, que j'y perde la vie
Si je suis traître ou si ma cause n'est pas juste.

RICHARD

De quoi notre cousin accuse-t-il Mowbray?
Il faut que ce soit grave au point de nous donner
Seulement le soupçon d'un acte déloyal.

HENRY

Écoutez mon discours. J'en répons sur ma vie
Mowbray a détourné huit mille pièces d'or,
Destinées à solder l'armée de Votre Altesse,
Qu'il a utilisées d'une façon infâme,
Comme un ignoble traître, un mécréant immonde.
Je dis et prouverai en combat singulier,
Ou ici, ou ailleurs, en terre si lointaine
Que jamais un Anglais n'a pu la découvrir,

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

Que, depuis dix-huit ans, toutes les trahisons
Organisées et perpétrées dans ce pays
Ont, pour seule origine et pour seul chef, Mowbray.
Je dis encore, et, même ici, je le soutiens
Au dépens de sa vie pour preuve irrécusable,
Qu'il a conçu la mort de Thomas de Gloster,
Persuadant ses ennemis bien trop crédules,
Et qu'ainsi, de ce fait, comme un traître et un lâche,
Il a noyé cette âme en un torrent de sang.
Comme celui d'Abel, j'entends crier ce sang,
Qui, dans les antres souterrains où nul ne parle,
Me pousse à me venger, à lui faire justice.
Et, par le nom glorieux de ceux qui m'ont fait naître,
Ce bras le vengera, ou j'y perdrai la vie.

RICHARD

Quel sommet il atteint pour déployer sa hargne!
Thomas, duc de Mowbray, qu'as-tu à lui répondre?

NORFOLK

Ah! Que mon souverain détourne son visage
Et qu'il veuille un instant refermer son oreille,
Jusqu'à ce que je dise au rebut de sa race
Comment Dieu et les purs haïssent ce menteur.

RICHARD

Notre oeil est impartial ainsi que notre oreille.
Fût-il mon frère ou l'héritier de mon royaume,
Comme il est mon cousin, le neveu de mon père,
J'en fais ici serment par mon sceptre sacré,
Le lien qui nous unit d'ascendance royale
Ne lui donne aucun droit, ni ne peut infléchir
La fermeté intransigeante de mon âme.
Il est notre sujet, Mowbray, autant que toi,
Et je t'exhorte ici à parler librement

NORFOLK

Écoute, Bolingbroke, autant ton coeur est fourbe,
Autant ce que tu dis est un mensonge ignoble.
De l'or que j'ai reçu à Calais, les trois quarts
Ont servi pour payer la garnison du Roi.
J'en ai gardé le reste en accord avec lui,
Car mon souverain maître était mon débiteur,
Il me devait encore une somme importante
Depuis mon ambassade auprès du Roi de France.
Reçois ce démenti! Quant au duc de Gloster,
Ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais, à ma honte,
J'ai tardé d'obéir aux ordres de mon Roi.
Pour ce qui est de vous, noble duc de Lancastre,
Vous dont le fils est devenu mon ennemi,
Il est vrai qu'une fois j'ai cherché votre mort,
Et ce forfait me pèse et torture mon âme.
Mais, lorsque j'ai reçu la sainte communion,
Je m'en suis confessé, et j'ai même imploré
Votre pardon, que vous m'avez, je crois, donné.
Telles sont mes erreurs. Quant aux autres griefs,
Ils ont été dictés par la haine d'un lâche,
D'un scélérat, d'un traître indigne de sa race.
Et je prétends ici me défendre moi-même
Et je jette à mon tour ce gage d'un duel
Aux pieds de ce félon, de ce présomptueux,

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

Pour lui prouver ma loyauté de gentilhomme,
Par le sang le plus pur qu'il garde dans son coeur.
Et c'est d'un coeur tout impatient que je vous prie,
Monseigneur, de fixer le jour de ce combat.

RICHARD

Calmez-vous, messeigneurs, si prompts à la colère.
Que, sans verser de sang, votre fureur s'apaise
Sans être médecin nous vous le prescrivons.
La trop forte rancoeur fait trop couler de sang.
Oubliez, pardonnez, concluez un accord.
Ce n'est pas en hiver que l'on se fait saigner.
Mon oncle, mettons fin à leur altercation.
Nous calmerons Norfolk. Vous, calmez votre fils.

LANCASTRE

À mon âge, il convient de pacifier les coeurs.
Henry, mon fils, jetez le gage de Norfolk.

RICHARD

Et vous, Norfolk, jetez le sien.

LANCASTRE

Eh bien, Henry,
Tu te dois d'obéir sitôt que je l'ordonne.

RICHARD

Norfolk, jetez ce gant. C'est nous qui l'ordonnons.

NORFOLK

Je me jette moi-même à tes pieds, ô mon Roi.
Dispose de ma vie, mais non de mon honneur.
Si ma vie est à toi, la gloire de mon nom,
Qui, malgré mon trépas, vivra dessus ma tombe,
Tu n'en disposes pas pour la déshonorer.
Je me vois accusé, insulté, bafoué,
Percé au coeur par une infâme calomnie.
Rien ne peut le guérir que le sang de ce coeur
Qui m'a empoisonné.

RICHARD

Domine ta fureur.
Donne, car le lion soumet le léopard.

NORFOLK

Mais change-t-il son poil? Enlevez-moi ma honte,
Et je vous rends ce gant. Mon seigneur bien aimé,
Le trésor le plus pur qui nous soit accordé
C'est une renommée sans tache. En la perdant,
L'homme n'est que limon doré, argile peinte.
Mais un joyau dans un écrin à dix serrures
Figure le courage au coeur d'un honnête homme.
Mon honneur est ma vie, et tous deux ne font qu'un.
Arrachez moi l'honneur, vous m'arrachez la vie.
Mon cher seigneur, que je défende mon honneur.
C'est par lui qui je vis. Pour lui je veux mourir.

RICHARD

Cousin, jette ce gant. À toi de commencer.

HENRY

Que Dieu m'empêche ici de corrompre mon âme!
Dois-je courber la tête en face de mon père?
Abaisser ma grandeur et trembler comme un gueux
Devant ce fanfaron? Si par hasard ma langue
Déchire mon honneur devant ce faible obstacle
Ou se rétracte ici, mes dents la trancheront

Comme un servile objet d'une peur réprouvée,
Et je la cracherai, saignant son déshonneur,
Là où gîte la honte, enfin devant Mowbray.

Sort LANCASTRE.

RICHARD

Les Rois ne supplient pas, mais ils commandent.
Puisqu'on ne peut entre vous deux faire la paix,
Préparez-vous - et votre vie en répondra -
À être au jour de Saint-Lambert à Coventry.
Vous pourrez arbitrer par l'épée ou la lance
Votre litige enflé par vos haines tenaces.
Nous n'avons pu vous apaiser. Nous attendrons
Que le vainqueur soit désigné par la justice.
Monsieur le maréchal, commandez à vos hommes
D'être là pour régler cette affaire privée.

Ils sortent.

SCÈNE 2.

Londres. Le palais du Duc de Lancastre.

Entrent LANCASTRE et la DUCHESSE DE GLOSTER.

LANCASTRE

Les liens qui m'unissaient à mon frère Gloster
Me sollicitent plus encore que vos plaintes
À m'opposer à ceux qui l'ont assassiné.
Mais le droit de punir réside dans les mains,
Coupables de ce crime, et nous n'y pouvons rien.
Remettons notre cause au bon vouloir du Ciel,
Qui, lorsque la saison sur terre sera mûre,
Fera pleuvoir son châtimement sur les coupables.

LA DUCHESSE DE GLOSTER

Ton amour fraternel n'a donc pas plus de force?
Ton âge a-t-il glacé les veines de ton sang?
Édouard avait sept fils, et tu es l'un d'entre eux.
Sept coupes contenant le même sang royal,
Sept branches jaillissant du même tronc sacré.
La nature a déjà mis à sec plusieurs coupes,
Le destin a tranché plusieurs branches déjà.
Mais Thomas, mon époux, mon âme, cher Gloster,
Ce calice rempli du sang sacré d'Édouard,
Est à présent brisé, vidé de sa substance.
Ce rameau déployé sur la souche royale
Est arraché, et son feuillage y est flétri,
Par la main de la haine et la hache du meurtre.
Ah! Jean, ce sang était le tien! Le lit, le sein,
La substance, la chair de qui tu tiens ta forme
Ont fait de lui un homme. Et tu vis, tu respirez,
Mais tu es mort en lui. Sache que tu consens
Pour une large part à la mort de ton père,
Lorsque tu vois mourir ton frère infortuné
Qui de ton père était la plus fidèle image.
Tu crois être patient, Lancastre, désespère.
Si tu souffres ainsi le meurtre de ton frère,
Tu ouvres le chemin qui mène jusqu'à toi,
Et enseignes comment on peut t'assassiner.
Ce que nous appelons patience chez les humbles
Pour un cœur noble, en fait, est une lâcheté.

Que te dirai-je? Pour sauver ta propre vie,
Le moyen le plus sûr est de venger Gloster.

LANCASTRE

C'est l'affaire de Dieu, car c'est l'écu de Dieu,
Son ministre qui fut sacré en sa présence,
Qui a causé sa mort. Si elle fut injuste,
Le ciel s'en doit venger. Je ne lèverai pas
Une main pour frapper le ministre de Dieu.

LA DUCHESSE DE GLOSTER

Mais à qui donc, hélas! puis-je confier mes plaintes?

LANCASTRE

À Dieu, le défenseur et le champion des veuves

LA DUCHESSE DE GLOSTER

Eh bien! Je vais le faire. Adieu, mon frère Gand.
Tu pars pour Coventry, où tu assisteras
Au combat de Herford et du fourbe Mowbray.
Que l'arme de Herford soutienne mes griefs,
Et transperce le coeur du criminel Mowbray.
Si par malheur il survivait au premier choc,
Alors que ses péchés le rendent si pesant
Que son cheval fumant en ait les reins brisés,
Qu'il soit désarçonné, qu'il tombe dans la lice
Ainsi qu'un prisonnier aux pieds de mon neveu.
Adieu, mon frère Gand. La femme de ton frère
Doit achever sa vie auprès de sa douleur.

LANCASTRE

Adieu, ma soeur. Je dois partir pour Coventry.
Autant de paix pour toi que pour moi sur la route

LA DUCHESSE DE GLOSTER

La douleur rebondit chaque fois qu'elle tombe,
Moins par le creux qu'elle contient que par son poids.
Je prends congé de toi sans avoir achevé,
Car on ne finit pas d'exprimer sa détresse.
Salue Edmond pour moi, ton frère, le duc d'York.
Tu le vois, j'ai fini. Mais ne pars pas ainsi.
Je ne dirai plus rien, mais ne fuis pas si vite.
Je vais me rappeler. Dis-lui - mais quoi? -
De venir me trouver au plus vite à Plashy.
Hélas! Que verra-t-il là-bas, ce bon duc d'York?
Que des murs dépouillés, des appartements vides,
Des salles désertées, des dalles silencieuses.
N'aura-t-il pour accueil que mes gémissements?
Transmets-lui mon salut. Qu'il n'aille point là-bas
Pour trouver la douleur qui demeure en ce lieu.
Le coeur navré, le coeur navré, je vais mourir.
Et cet ultime adieu remplit mes yeux de larmes.

Ils sortent.

SCÈNE 3.

Coventry. Un champ clos.

Entrent SURREY et AUMERLE.

SURREY

Seigneur Aumerle, Henry Herford, est-il en armes ?

AUMERLE

Il l'est de pied en cap, impatient de se battre.

SURREY

Et le duc de Norfolk, plein de fougue et d'audace,
N'attend que le signal pour entrer dans la lice.

AUMERLE

Ainsi les deux champions sont prêts, et ils attendent
Que le Roi en personne assiste à leur combat.

Fanfare. Le Roi RICHARD entre, accompagné de LANCASTRE, BUSHY, BAGOT et d'autres nobles. Quand ils ont pris place, NORFOLK entre tout armé, précédé d'un héraut d'armes.

RICHARD

Maréchal, demandez à l'homme qui approche
Pourquoi il se présente ici avec ses armes.
Demandez-lui son nom. Et que, selon l'usage
Il jure devant nous que sa querelle est juste.

SURREY

Au nom de Dieu, au nom du Roi, quel est ton nom?
Pourquoi viens-tu ainsi vêtu de ton armure?
Contre qui te bats-tu? Et pour quelle querelle?
Dis-nous la vérité sur l'honneur de ton titre.
Et que le ciel et ta valeur te soient en aide!

NORFOLK

Je suis Thomas Mowbray, duc de Norfolk,
Je viens, fidèle à mon serment de chevalier,
- Serment que devant Dieu aucun ne doit violer -
Défendre mon bon droit et ma fidélité
Envers Dieu et mon Roi et ma postérité,
Contre Henry de Herford qui a médité de moi.
Par la grâce de Dieu et par celle des armes,
Je tiens à lui prouver par ma seule défense
Qu'il a trahi mon Dieu, mon Roi, et ma personne.
Qu'en ce juste combat, le ciel me soit en aide!

Fanfare. HENRY entre tout armé, précédé d'un héraut d'armes.

RICHARD

Maréchal, demandez à cet autre champion
Qui il est et pourquoi il se présente à nous
Ainsi couvert de son armure et de ses armes.
Et que, selon le rituel des chevaliers,
Il atteste en jurant que sa querelle est juste.

SURREY

Quel est ton nom? Pourquoi viens-tu te présenter
Devant le Roi Richard dans sa lice royale?
Contre qui te bats-tu? Et pour quelle querelle?
Réponds sans fard. Et que le ciel te soit en aide!

HENRY

Henry, duc de Herford, de Lancastre et Derby,
Tel est mon nom. Et je suis là, portant mes armes,
Pour prouver, par l'honneur et la grâce de Dieu,
En cette lice que Mowbray, duc de Norfolk,
Est un ignoble traître et qu'il provoque ensemble
Dieu dans le ciel, le Roi Richard et ma personne.
Qu'en ce juste combat, le ciel me soit en aide!

SURREY

Que, sous peine de mort, personne n'ait l'audace
Ou la témérité de franchir les barrières,
Hormis le maréchal assisté de ses hommes
Qui arbitrent ici ce combat singulier.

HENRY

Maréchal, je voudrais baiser la main du Roi

Et me mettre à genoux devant Sa Majesté.
Car nous sommes, Mowbray et moi, comme deux hommes
Qui ont fait voeu d'un long et dur pèlerinage.
Ainsi qu'on nous permette un adieu solennel,
Et de prendre congé de ceux que nous aimons.

SURREY

Herford adresse son salut à Votre Altesse.
Il veut vous dire adieu et vous baiser la main.

RICHARD

Nous allons jusqu'à lui le serrer dans nos bras.
Mon cousin de Herford, si ta querelle est juste,
Triomphe en ce combat sous le regard du Roi.
Nous avons même sang. Mais, si tu le répands,
Nous pourrons te pleurer, mais non venger ta mort.

HENRY

Ne souillez point vos yeux par des larmes indignes,
Si je succombe aux coups que me porte Mowbray.
Aussi confiant que le faucon qui se déploie
Pour fondre sur l'oiseau, je combattrai Mowbray.
Mon seigneur bien-aimé, je prends congé de vous.
De vous aussi, noble cousin, seigneur Aumerle.
J'ai affaire à la mort, et ne suis point malade,
Mais, jeune, plein d'ardeur, et respirant la joie.
À la fin d'un festin, comme un Anglais, j'aborde
En dernier lieu ce qui m'est le plus doux.
Toi, l'auteur ici-bas du sang qui m'a fait naître,
Dont l'âme toujours jeune en moi se régénère,
Toi, de qui la vigueur élève ma vigueur
Au point que la victoire auréole ma tête,
Que je trempe mon arme en l'eau de tes prières;
Accepte de bénir la pointe de ma lance
Pour percer d'un seul coup l'armure de Mowbray.
Et que le nom de Jean de Gand se renouvelle
À l'exploit éclatant qu'accomplira son fils.

LANCASTRE

Avec l'aide de Dieu, fais triompher ta cause.
Sois vif comme l'éclair, lorsque tu combattras.
Que ta vigueur redouble en tes coups redoublés
Pour frapper en plein front, violent comme la foudre
Cet homme malfaisant qui est ton adversaire.
Que ta fougue te guide. Aies du courage, et vis.

HENRY

Que Saint George et mon droit me fassent triompher!

NORFOLK

Quel que soit le destin que le ciel me réserve,
Je vivrai ou mourrai, fidèle au Roi Richard,
En chevalier loyal, intègre et sans détours.
Jamais un prisonnier n'a, d'un coeur si léger,
Quitté les fers de l'esclavage et embrassé
Comme un trésor sa liberté définitive,
Comme aujourd'hui, d'un coeur bondissant, je célèbre
La fête d'un combat contre mon adversaire.
Mon tout puissant seigneur, et vous, pairs du royaume,
Recevez de ma bouche un souhait de bonheur.
Et c'est comme par jeu, paisible et enthousiaste,
Que je vais au combat. L'âme juste est sereine.

RICHARD

Adieu, seigneur. Je vois sans en pouvoir douter
Dans tes yeux le courage uni à la vertu.
Maréchal, préparez le combat. Qu'il commence!

SURREY

Henry, duc de Herford, de Lancastre et Derby,
Prends cette lance, et que le ciel fasse justice.

HENRY

Du haut de mon espoir, fort comme un roc, amen!

SURREY à un officier.

Portez cette autre lance à Thomas de Norfolk

LE PREMIER HÉRAUT

Henry, duc de Herford, de Lancastre et Derby
S'engage ici pour Dieu, son Roi et sa personne,
Sous peine de paraître un fourbe et un félon,
Pour prouver que Thomas Mowbray, duc de Norfolk
Est traître envers son Dieu, son Roi et sa personne,
Et le provoque ici en combat singulier.

LE SECOND HÉRAUT

Thomas Mowbray, duc de Norfolk, s'engage ici
Sous peine de paraître un fourbe et un félon,
D'abord pour se défendre et pour prouver à tous
Qu'Henry duc de Herford, de Lancastre et Derby
Est traître envers son Dieu, son Roi et sa personne
Et courageusement et brûlant de se battre,
Il n'attend plus que le signal pour commencer.

SURREY

Qu'on donne le signal. Que ces hommes se battent!

On sonne la charge. Le Roi jette son bâton de justice.

Arrêtez! car le Roi interrompt cette épreuve.

RICHARD

Qu'ils déposent tous deux leur casque et leur armure,
Et viennent aussitôt siéger auprès de nous.
Retirons-nous, messieurs. Que les trompettes sonnent
Jusqu'à notre retour où nous prendrons parti.

Fanfare prolongée. Le conseil délibère. Le Roi revient.

Approchez.

Voici ce qu'en conseil nous avons arrêté.
Attendu qu'on ne peut souiller ici la terre
Du sang de ses enfants qui lui doivent la vie,
Que, d'autre part, nos yeux haïssent le spectacle
Des blessures portées entre compatriotes,
Que nous considérons qu'un orgueil de rapace
Convoitant jusqu'au ciel, que d'ambitieux desseins
Que l'envie qui vous guide en ces haines rivales
Perturbent notre paix qui dort en ce pays
D'un sommeil délicat comme un enfant fragile,
Que l'alarme causée par ces tambours bruyants,
Par le cri discordant de toutes ces trompettes,
Et par le choc brutal des armes en fureur
Pourraient chasser la paix de ce pays tranquille,
Et nous faire marcher dans le sang de nos frères,
Nous décidons de vous bannir de nos États.
Vous, cousin de Herford, sous peine de mourir,
Avant que dix étés n'aient couvert d'or nos champs,
Vous ne pourrez revoir aucun de nos domaines,
Et vous irez fouler les sentiers de l'exil.

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

HENRY

J'obéirai, seigneur. Ce qui me reconforte,
C'est qu'un même soleil brillera pour nous deux,
Et que ses rayons d'or, qu'il vous accorde ici,
Rendront pour moi ailleurs mon exil éclatant.

RICHARD

La sentence, pour toi, Norfolk, est bien plus lourde.
J'ai quelque répugnance à la rendre publique.
Les jours mornes et lents ne fixeront jamais
Le terme illimité de ton cruel exil.
Et ces mots sans espoir : « Sous peine de mourir »,
Entends-les de ma bouche.

NORFOLK

Mon souverain seigneur, cette lourde sentence
Est plus qu'inattendue, venant de votre part.
Et une récompense au lieu d'un châtiment
Qui me rejette ainsi aux quatre vents du monde
Devait m'être accordé par Votre Majesté.
Depuis quarante années, la langue que je parle
Mon anglais maternel, il me faut l'oublier.
Et désormais ma voix me sera inutile
Comme une harpe ou comme un luth privé de cordes,
Ou comme un instrument serré dans son étui,
Ou qui serait remis entre les mains d'un homme
Qui n'aurait pas appris l'art d'en tirer des sons.
Ma bouche est la prison où vous jetez ma langue,
Captive de mes dents autant que de mes lèvres.
L'ignorance stérile, insensible et bornée
Surveille le cachot où je suis enfermé.
Je suis trop vieux pour balbutier comme un enfant,
Et d'un âge trop mûr pour être un écolier.
Ton arrêt n'est-il pas comme une mort muette,
Qui dérobe à ma voix le souffle maternel?

RICHARD

Il ne te sert de rien de gémir sur ta peine.
Te plaindre est inutile après notre sentence.

NORFOLK

Ainsi, fermant les yeux au jour de ma patrie,
Je vivrai dans la nuit d'éternelles ténèbres.

RICHARD

Avant que de partir, il faut prêter serment.
Posez sur notre épée votre main de proscrits.
Jurez par le devoir qui vous reste envers Dieu
- Car nous vous déliions du devoir envers nous -
D'obéir au serment que nous vous imposons.
Jurez par Dieu sur votre foi de ne jamais
Chercher à vous unir, une fois exilés,
De ne jamais non plus vous rencontrer tous deux,
Vous saluer ou vous écrire ou apaiser
L'orage de la haine en ce lieu déclaré,
De ne jamais vous retrouver dans le dessein
D'ourdir ou de tramer une conspiration
Contre nous, notre État, nos sujets, notre terre.

HENRY

Je le jure.

NORFOLK

Et je le jure aussi.

HENRY

Norfolk, l'inimitié m'écarte de ta route.
En ce moment, si notre Roi l'avait permis,
Ou ton âme, ou la mienne aurait pris son essor,
Bannie de notre chair qui lui sert sépulcre,
Ainsi que notre chair du royaume est bannie.
Avant de t'embarquer, admets ta félonie.
Et, puisque tu dois fuir si loin, n'emporte pas
Le fardeau écrasant de ton âme coupable.

NORFOLK

Non, Bolingbroke, si jamais j'ai pu trahir,
Que mon nom soit rayé du livre de la vie,
Et que je sois banni du ciel comme d'ici.
Ce que tu es, Dieu, toi et moi, nous le savons,
Et le Roi, je le crains, l'éprouvera bientôt.
Adieu, mon suzerain. Je ne puis plus me perdre.
Ailleurs qu'en ma patrie tout chemin m'est ouvert.

Sort NORFOLK.

RICHARD à *Lancastre.*

En ton oeil transparent comme un cristal, mon oncle,
Je vois ton coeur navré. Ta détresse lisible
Du temps d'exil dont vient d'être frappé ton fils
Retranche quatre années. à *Henry* : Fuis pendant six hivers.
Et ton retour d'exil sera le bienvenu.

HENRY

Il suffit d'un seul mot pour abréger le temps!
Quatre hivers languissants, quatre printemps folâtres
S'achèvent sur un mot par le souffle d'un Roi.

LANCASTRE

Je rends grâce à mon Roi, qui, par égard pour moi,
Abrège de quatre ans l'exil de mon enfant.
Mais le faible avantage, hélas! que j'en aurai!
Avant que les six ans que dure son absence
Aient modifié la lune et porté leurs saisons,
Ma lampe vide d'huile et mon feu vacillant
Seront éteints par l'âge et la nuit éternelle.
Mon reste de flambeau sera réduit en cendres
Et mes yeux refermés ne verront plus mon fils.

RICHARD

Mon oncle, tu vivras bien des années encore.

LANCASTRE

Tu ne peux me donner ne fût-ce qu'un instant.
Tu peux bien abréger mes jours par le chagrin,
Me soustraire des nuits, non me prêter un jour.
Tu peux aider le temps à buriner mon front,
Mais non pas arrêter la ride qui s'y trace.
Comme lui ta parole a pouvoir sur ma vie,
Mais, mort, ta royauté ne paierait pas mon souffle.

RICHARD

C'est le conseil royal qui a banni ton fils.
Tu as donné ta voix pour rendre ce verdict.
Pourquoi protestes-tu contre notre justice?

LANCASTRE

Il est de certains plats trop lourds à digérer.
Vous m'avez pris pour juge. Ah! j'aurais souhaité
Vous voir me demander d'intervenir en père.
S'il eût été un étranger et non mon fils,

J'aurais par indulgence atténué sa faute.
J'ai voulu éviter de paraître partial,
Et j'ai, par cet arrêt, anéanti ma vie.
Hélas! je souhaitais que l'un de vous me dise
Que j'étais trop intègre à m'aliéner mon bien.
Mais vous avez souffert ma voix involontaire
Qui m'a causé ce tort contre ma volonté.

RICHARD

Adieu, cousin, adieu. Et vous aussi, mon oncle.
Il est banni pendant six ans. Il doit partir.

Le Roi sort avec sa suite.

AUMERLE

Adieu, cousin. Ce que de loin j'ignorerais
Faites-le-moi savoir en m'écrivant un mot.

SURREY

Je ne vous quitte pas, seigneur, je vous escorte
Aussi loin que la terre ira porter mes pas.

LANCASTRE

Hélas! dans quel dessein retiens-tu tes paroles?
Et que ne réponds-tu aux vœux de tes amis?

HENRY

Il m'en reste si peu pour faire mes adieux
Alors que de ma voix je devrais prodiguer
Les soupirs abondants dont mon âme regorge.

LANCASTRE

Tu n'as d'autre chagrin que pour un temps d'absence.

HENRY

Quand s'absente la joie, il est partout présent.

LANCASTRE

Que sont ces six hivers? Ils passeront bien vite.

HENRY

Pour l'homme heureux. Mais le chagrin double les heures.

LANCASTRE

Dis-toi que ce voyage est un plaisir pour toi.

HENRY

Si je me le disais, mon cœur en soupirant
Me dirait que je fais un long pèlerinage.

LANCASTRE

Le parcours douloureux que traceront tes pas
Sera comme une alliance, où tu enchâsseras
Le joyau d'un retour en terre maternelle.

HENRY

Je crois plutôt, hélas! que chacun de mes pas
Me fera méditer sur l'immense distance
Qui m'éloigne un long temps de ces trésors que j'aime.
Ne dois-je pas, six ans, faire l'apprentissage
D'une terre étrangère, et, le terme passé,
Libre à nouveau, de quoi me vanterai-je alors
Sinon d'avoir été l'esclave du malheur?

LANCASTRE

Tous les lieux visités par l'oeil ardent du ciel
Sont pour le sage autant de havres et de ports.
Apprends par la contrainte à raisonner ainsi :
La plus grande vertu est faite de contrainte.
Et ce n'est pas le Roi, dis-toi, qui t'a banni,
Mais toi le Roi. D'autant plus lourd est le malheur
Qu'il se voit supporté avec trop de faiblesse.

Dis-toi que je t'envoie reconquérir l'honneur,
Non que le Roi t'exile, ou suppose plutôt
Qu'une peste suspend à notre ciel ses miasmes,
Et qu'alors tu dois fuir vers des climats salubres.
Ce que ton âme a de plus cher, évoque-le
Dans les contrées où tu iras, non que tu quittes.
Regarde les oiseaux comme des musiciens,
Que les prairies te soient des tapis d'apparat,
Les fleurs des yeux charmeurs, et les pas que tu fais,
Qu'ils scandent une danse allègre ou tempérée.
Car le chagrin hargneux a moins pouvoir de mordre
Celui qui le dédaigne ou qui se rit de lui.

HENRY

Quel homme peut tenir une braise entre ses doigts
Et se croire au sommet d'un glacier du Caucase?
Ou émousser la pointe aiguë de l'appétit
Par l'imagination stérile d'un festin?
Ou rouler son corps nu dans la neige en décembre
Et se croire brûlé par la chaleur d'été?
Personne ne le peut. La notion d'un bien-être
Accroît le sentiment du mal que l'on éprouve.
Et la dent du chagrin n'est jamais plus cruelle
Que si elle nous mord sans transpercer la plaie.

LANCASTRE

Allons, mon fils, allons. Je veux t'accompagner.
Je ne tarderai pas, si j'étais en ta place.

HENRY

Adieu, mon Angleterre. Adieu, terre si douce,
Ma mère et ma nourrice, où je me tiens encore.
Où que j'erre, du moins, je pourrai me vanter,
Quoique banni, d'être pourtant un pur Anglais.

SCÈNE 4.

Londres. Le palais du Roi.

Entrent RICHARD, GREEN et BAGOT par une porte, AUMERLE par une autre

RICHARD

Nous l'avons remarqué. Mais, dites-moi, Aumerle,
Où avez-vous quitté notre arrogant cousin.

AUMERLE

Je n'ai accompagné cet arrogant Herford
Que jusqu'à la grand-route, et là, je l'ai quitté.

RICHARD

Avez-vous, dites-moi, pleuré en vous quittant?

AUMERLE

Mes yeux sont restés secs. Mais le vent du nord-est
S'est mis à nous gifler rudement le visage,
Et nous a fait éternuer. Et c'est ainsi
Qu'une larme est venue couronner nos adieux.

RICHARD

Qu'a dit notre cousin quand vous l'avez quitté?

AUMERLE

Mais mon cœur, répugnant à ce que de ma voix
Je profane ce mot, j'ai su trouver la feinte
De paraître accablé d'un chagrin si profond
Que la douleur semblait engloutir mes paroles.
Ma foi! si, en parlant, j'avais pu augmenter
Le nombre des années de son bannissement

Je n'aurais pas cessé de l'accabler d'adieux.
N'ayant pas ce pouvoir, je suis resté muet.

RICHARD

Il est notre cousin, cousin. Mais je ne sais,
Lorsque viendra le temps de son retour d'exil,
S'il voudra retrouver ses amis et les siens.
Nous avons, ainsi que Bagot, Bushy et Green
Bien vu qu'il flagornait auprès des gens du peuple.
Et comment il semblait plonger dans tous les coeurs,
Leur faisant une cour modeste et familière,
Et quel respect il prodiguait à des manants,
Flattant les artisans par l'art de ses sourires
Et sa résignation devant son infortune
Comme pour exiler l'amour de tout le peuple.
Il ôte son chapeau devant une écaillère.
Deux charretiers lui crient : « Dieu vous garde, seigneur ! »
Qui reçoivent soudain l'hommage d'un salut :
« Merci, mes bons amis, mes chers compatriotes. »
Comme si l'Angleterre était son apanage,
Et lui, en premier chef, l'espoir de ses sujets.

GREEN

Toutes ses ambitions sont parties avec lui.
À propos de l'Irlande où gronde la révolte,
Nous devons, monseigneur, agir en toute hâte
Avant qu'un seul retard n'accroisse les moyens
De leur victoire au détriment de Votre Altesse.

RICHARD

Nous-même, nous voulons mener cette campagne.
Les coffres de l'État, par les fastes de cour,
Les libéralités, étant à peu près vides,
Nous nous voyons contraints d'affermier le royaume.
Les revenus ainsi nous fourniront l'argent
Nécessaire à la guerre. Et, s'il en manque encore,
Nos délégués pourront établir des blancs-seings
Où seront mentionnés les noms de tous les riches
Qui souscriront par là des sommes d'importance
Que l'on nous enverra selon notre besoin,
Car nous voulons partir sur-le-champ pour l'Irlande.

Entre BUSHY.

Bushy, quelles nouvelles ?

BUSHY

Votre oncle, Jean de Gand, vient de tomber malade
Subitement. Et le courrier qu'il vous envoie
Prie Votre Majesté de lui rendre visite.

RICHARD

Où est-il ?

BUSHY

Au palais d'Ely.

RICHARD

Si vous pouviez, mon Dieu, forcer son médecin
À l'envoyer bientôt pour jamais dans sa tombe!
Ses coffres serviront à tailler des manteaux
Pour vêtir mes soldats dans ces guerres d'Irlande.
Venez, messieurs, allons lui rendre tous visite.
Dieu veuille que là-bas nous arrivions trop tard.

TOUS

Amen!

ACTE II
SCÈNE 1

Le palais d'Ely.

Entrent LANCASTRE malade accompagné de YORK.

LANCASTRE

Quand donc viendra le Roi pour qu'à mon dernier souffle
Sa jeunesse imprudente écoute mes conseils?

YORK

Ne vous tourmentez pas, épargnez votre souffle,
Car il est insensible aux conseils qu'on lui donne.

LANCASTRE

Mais on dit que la voix de ceux qui vont mourir
Peut capter l'attention comme un orgue profond.
Quand la voix se fait rare, elle est loin d'être vaine.
Un souffle qui se meurt ne dit que vérité.
On écoute plutôt celui qui va se taire
Que ceux que la jeunesse incite au bavardage.
La mort plus que la vie rend témoignage aux hommes.
Le soleil qui décline et les derniers accords,
Comme un arrière-goût plus doux que tout le reste,
Marquent le souvenir bien plus que le passé.
Le Roi qui n'a jamais écouté mes conseils
Doit être un peu moins sourd aux discours d'un mourant.

YORK

Il n'écoute jamais que le bruit des louanges,
Des éloges que même un sage a soif d'entendre,
Que des vers licencieux, dont le poison subtil
Trouve toujours ouverte une oreille accueillante,
Que des récits contant les modes italiennes,
Que les Anglais lourdauds essaient comme des singes
De suivre en clopinant, d'imiter bassement.
Dès qu'une vanité s'impose dans le monde
- Si vile qu'elle soit, sa nouveauté l'emporte -
Il en est aussitôt averti par des mouches.
Aussi est-ce trop tard qu'arrivent les conseils
En cet esprit rebelle à la voix du bon sens.
Ne guide pas celui qui veut choisir lui-même.
Le souffle t'abandonne, et toi, tu veux le perdre.

LANCASTRE

Je sens en moi soudain le don de prophétie.
Je lui prédis ceci, maintenant que je meurs.
Le feu ne peut durer de ses dérèglements,
Car la flamme violente est rapide à s'éteindre.
La pluie fine persiste, et la tornade est brève.
On use son cheval à galoper trop vite.
Et le glouton s'étouffe à force de manger.
La vanité, cet insatiable cormoran,
Après s'être gavée, se dévore soi-même.
Ce trône de nos Rois, cette île couronnée,
Cette terre de gloire où Mars a résidence,
Ce nouveau Paradis, image de l'Éden,
Ce roc que la nature a édifié pour elle
Contre l'envahisseur, les griffes de la guerre,
Ce peuple bienheureux, cet abrégé du monde,
Cette pierre précieuse enchâssée dans la mer
Qui la protège autant que des remparts de pierre,

Qu'une douve cernant les murs d'une maison
Contre les peuples moins heureux qui la convoitent,
Ce lieu béni, ce sol royal, cette Angleterre,
Ce ventre qui fit naître et croître tant de Rois
D'une race terrible et d'un sang renommé
Connus pour leurs exploits au-delà des frontières
Au service du Christ en chevaliers fidèles
Auprès du Saint Sépulcre en terre de Judée,
D'où le fils de Marie a racheté le monde,
Ce pays fraternel, chère, chère patrie,
Si chère par le nom qu'elle a de par le monde,
Est maintenant hypothéqué - ces mots me tuent -
Comme une métairie, un misérable fief.
L'Angleterre cernée par la mer triomphale,
De qui les bords rocheux repoussent les assauts
Des lames de Neptune, par la honte est flétrie,
Et par les parchemins pourris, maculés d'encre.
L'Angleterre qu'on vit asservir les nations
S'asservit elle-même ainsi pour notre honte.
Si ma disparition effaçait cet opprobre,
Quelle serait ma joie d'abandonner la vie!

YORK

Voici venir le Roi. Ménage sa jeunesse,
Car les jeunes poulains qu'on irrite se cabrent.

Entrent RICHARD, ISABELLE, AUMERLE, BUSHY, GREEN, BAGOT, ROSS et WILLOUGHBY.
ISABELLE

Comment vous sentez-vous, mon cher oncle Lancastre?

RICHARD

Comment va la santé? Comment va mon vieux Gand?

LANCASTRE

Que ce nom me va bien en l'état où je suis!
Vieux gant, en vérité, vieille peau racornie,
Usé par le chagrin, décharné par le jeûne,
Et qui ne mange plus, une peau sur des os.
J'ai tant veillé sur le sommeil de l'Angleterre,
J'ai maigri à veiller, maigri comme un gant vide.
Le bonheur qui nourrit les pères de famille,
Contempler son enfant, est un jeûne pour moi,
Et ce jeûne me laisse une peau sur des os,
Un vieux gant qui retombe, un vieux gant pour la tombe
Qui ne recueillera qu'une peau sur des os

RICHARD

Un moribond peut-il se moquer de son nom?

LANCASTRE

L'infortune plutôt se raille d'elle-même.
Puisque tu as cherché à détruire mon nom,
Je tourne en dérision ce nom pour te flatter.

RICHARD

Les mourants peuvent-ils flatter ceux qui survivent?

LANCASTRE

Non, ce sont les vivants qui flattent ceux qui meurent.

RICHARD

A présent que tu meurs, tu dis que tu me flattes.

LANCASTRE

Je suis le plus atteint, mais c'est toi qui te meurs.

RICHARD

Je suis plein de santé, et je te vois malade.

LANCASTRE

Celui qui m'a créé sait bien ce que je vois
Malgré ma maladie, je vois ta maladie.
Tu as pour lit de mort l'espace d'un royaume
Où je te vois couché, blessé dans ton honneur.
Et toi, comme tu es malade et insensé,
Ta personne sacrée, tu la confies aux mains
Des charlatans qui t'ont porté les premiers coups.
Un millier de flatteurs siègent dans ta couronne
Dont le cercle n'est pas plus large que ta tête.
Pourtant, ainsi réduit en un petit espace,
Le désordre s'étend aux confins du royaume.
Si ton grand-père avait, d'un regard prophétique,
Pu voir son petit-fils dépouiller tous ses fils,
Il aurait écarté de toi l'ignominie
En te déshéritant de ce que tu possèdes,
Toi qui es possédé du désir d'abdiquer.
Si même tu régnais, mon neveu, sur le monde,
Affirmer ce pays serait une infamie.
Mais, puisqu'à ce pays se réduit ton empire,
L'outrage que tu fais est pire qu'un outrage.
Tu es propriétaire et non plus souverain.
Tu es légalement l'esclave de la loi.
Et toi...

RICHARD

Et toi, vieux fou dont l'esprit extravague,
En te targuant d'un droit que te donne la fièvre,
Par la froideur de tes conseils, tu as l'audace
De nous faire pâlir, de glacer notre sang
Par ta fureur du lieu où il a résidence.
Par le trône royal où je siège aujourd'hui
Si tu n'étais pas, toi, le fils du Roi Édouard,
Cette tête où ta langue a tant d'agitation,
Je la ferais rouler du haut de tes épaules.

LANCASTRE

Mais ne m'épargne pas, toi le fils de mon frère
Parce que nous étions les fils du Roi Édouard
Je vois ce sang, comme le sang du pélican,
Que tu as fait couler comme pour une orgie.
Et mon frère Gloster dont l'âme était intègre
- Puisse-t-elle jouir parmi les bienheureux! -
Peut rendre témoignage et prouve en premier chef
Que tu oses verser le sang du Roi Édouard.
À présent, ligue-toi avec ma maladie,
Et que ta cruauté, pareille à la vieillesse,
Arrache d'un seul coup cette fleur desséchée.
Vis dans la honte, et que la honte te survive!
Que ma malédiction te tourmente à jamais.
Menez-moi dans ma chambre, ensuite dans ma tombe.
Vivez, vous qui gardez, et l'amour, et l'honneur.

Il sort accompagné de ses serviteurs.

RICHARD

Et que meurent tous ceux qui sont vieux et geignards.
Toi, vieillard qui te plains, tu es bon pour la tombe.

YORK

Que Votre Majesté ne voit dans ses paroles
Qu'un effet du grand âge et de la maladie.

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

Sur ma vie, il vous aime, et vous lui êtes cher
Tout autant que son fils Henry, duc de Herford.

RICHARD

Vous dites vrai. Il aime Henry. Il m'aime aussi.
Je les aime de même, et tout est bien ainsi.

NORTHUMBERLAND.

Jean de Gand, monseigneur, se recommande à vous.

RICHARD

Que dit-il ?

NORTHUMBERLAND

Rien, seigneur. Il a déjà tout dit.
Sa langue est maintenant un instrument brisé.
Avec sa voix, sa vie, Lancastre a tout perdu.

YORK

Que je sois le prochain, moi-même, à disparaître.
Quoique pauvre, la mort met fin à la douleur.

RICHARD

C'est le fruit le plus mûr qui tombe le premier.
Il a fini son temps. Notre route commence.
Assez sur ce sujet. À propos de l'Irlande,
Nous devons subjuguier ces hordes de soudards
Qui forment le venin d'une île, où les serpents
Naguère ont tous été chassés par Saint Patrick.
Or cette expédition implique bien des charges.
Pour subvenir aux frais, nous confisquons ici
Les revenus, l'argenterie, et les biens meubles
Que notre oncle Lancastre avait en possession.

YORK

Combien de temps vais-je souffrir? Combien de temps
Vais-je par loyauté subir ces injustices?
Ni la mort de Gloster, ni l'exil de Herford,
Ni les torts infligés à mon frère et au peuple,
Ni le décret interdisant à Bolingbroke
Un mariage français, ni ma propre disgrâce
N'ont jamais rembruni mon visage paisible,
Ni altéré mon front contre mon souverain.
Des fils du Roi Édouard je reste le dernier.
Nous avons pour aîné le Prince Noir, ton père.
Aucun lion ne fut plus brave en temps de guerre
Aucun agneau ne fut plus doux en temps de paix
Que ce jeune seigneur issu de sang royal
Son visage est le tien, car il te ressemblait
Quand son âge atteignait le nombre de tes jours.
Il s'emportait parfois, mais contre les Français.
Jamais contre un de ses amis. Sa noble main
Donnait ce qu'il gagnait, mais ne donnait jamais
Ce que son père avait gagné par ses exploits.
Il n'a pas fait verser le sang de sa famille.
Il a plongé ses mains dans le sang ennemi.
Ô Richard! Le chagrin me pousse à cet éclat,
Je n'aurais jamais pu sinon vous comparer.

RICHARD

Qu'entendez-vous par là, mon oncle?

YORK

Ah! monseigneur,
Pardonnez-moi, si vous voulez, sinon je puis,
Sans être pardonné, garder l'âme sereine.
Prétendez-vous vraiment vous emparer vous-même

Des revenus et droits de Herford en exil?
Si Lancastre est bien mort, Herford est bien vivant.
Lancastre a-t-il trahi? Henry est-il un traître?
Ne méritait-il pas d'avoir un héritier?
En quoi son héritier a-t-il démérité?
Privez-le de ses droits, et vous privez l'Histoire
Des droits institués et des lois établies.
L'avenir ne doit pas entériner ce jour.
C'est te perdre toi-même enfin, car tu n'es Roi
Que par la succession, par droits héréditaires.
J'en atteste le ciel - puissé-je me tromper! -
Si les biens de Herford sont par vous confisqués
Et si vous révoquez les actes juridiques
L'autorisant à réclamer son héritage,
Et si vous refusez l'hommage d'un vassal,
Mille dangers retomberont sur votre tête,
Mille coeurs tout acquis cesseront de vous suivre,
Et vous me pousserez moi-même à de tels actes
Que n'envisagent pas les serments d'allégeance.

RICHARD

Gardez pour vous vos sentiments. Nous confisquons
Ses biens, son or, ses revenus et ses domaines.

YORK

Je ne resterai pas. Adieu, mon souverain.
Jusqu'où cela vous mène? Aucun ne peut le dire.
Mais il est à prévoir que ces malversations
Ne peuvent aboutir à rien de bon pour nous.

Sort YORK.

RICHARD

Bushy, allez trouver le comte de Wiltshire.
Dites-lui de venir nous voir en ce palais
Pour régler cette affaire. Et demain, sans tarder,
Nous partons pour l'Irlande. Il en est temps, je pense.
Nous désignons pour tout le temps de notre absence
Notre oncle le duc d'York gouverneur d'Angleterre.
Il est juste et constant dans son amour pour nous.
Venez, madame. Il faut demain nous séparer.
Allons nous divertir. Nos heures sont comptées.

Fanfare. Sortent RICHARD, ISABELLE et leur suite.

NORTHUMBERLAND

Le vieux duc de Lancastre ainsi vient de mourir.
Mais il revit, car maintenant son fils est duc.

WILLOUGHBY

En titre seulement, mais non par la fortune.

NORTHUMBERLAND

Il garderait le tout si tout était justice.

ROSS

J'ai le coeur lourd, mais je préfère ici me taire
Que de me soulager en parlant librement.

NORTHUMBERLAND

Dis plutôt ta pensée. Qu'il se taise à jamais
Celui qui trahira ce que tu veux nous dire.

WILLOUGHBY

Voudrais-tu nous parler de Henry Bolingbroke?
Eh bien, ose en parler sans crainte, mon ami.
Mon oreille est ouverte à qui lui veut du bien.

ROSS

Du bien qui est le sien je ne puis plus rien dire.
À moins que pour son bien il nous faille le plaindre
D'être ainsi dépouillé de tout ce qu'il possède.

NORTHUMBERLAND

Je trouve scandaleux de causer de tels torts
À un prince royal et à tant d'autres hommes
Si nobles par le sang dans ce pays qui tombe.
Le Roi n'est plus lui-même. Il se laisse mener
Par des flatteurs. Et tout ce dont ces gens lui parlent,
Animés par la haine à l'encontre de nous,
L'incite à se venger impitoyablement
Sur nous, sur notre vie et sur notre famille.

ROSS

Par des impôts trop lourds il a pillé le peuple
Qui cesse de l'aimer. Il a taxé les nobles
Pour des anciens griefs, qui cessent de l'aimer.

WILLOUGHBY

Chaque jour, il conçoit d'autres formes d'impôts :
Emprunts forcés, contributions, je ne sais quoi.
Mais à quoi donc, grand Dieu! cela peut-il servir?

NORTHUMBERLAND

Les guerres ne sont pas en cause; il les évite,
Et préfère plutôt céder honteusement
Les biens qu'avaient acquis ses pères par les armes.
Sa paix nous coûte plus que les guerres des autres.

ROSS

Le comte de Wiltshire afferme le royaume.

WILLOUGHBY

Le Roi est en faillite ainsi qu'un miséreux.

NORTHUMBERLAND

Et il est menacé par l'opprobre et la ruine.

ROSS

Il n'a aucun argent pour ces guerres d'Irlande
En dépit des impôts qui grèvent le pays,
Sauf ce qu'il vole au duc après l'avoir banni.

NORTHUMBERLAND

À son propre cousin! Ô Roi dégénéré!
Nous entendons, messieurs, siffler cette tempête,
Et nous ne songeons pas à chercher un abri.
Nous voyons l'ouragan s'engouffrer dans nos voiles,
Nous ne les carguons pas. Mais nous en périrons.

ROSS

Nous voyons le péril qu'il nous faut encourir,
Et la menace est maintenant inévitable,
Car nous avons souffert l'amorce d'un désastre.

NORTHUMBERLAND

Non. Jusque dans les yeux que la mort a creusés,
Je vois poindre la vie. Mais je n'ose vous dire
Si l'heure du salut est proche ou loin de nous.

WILLOUGHBY

Dis-nous tes sentiments. Nous te dirons les nôtres.

ROSS

Mon cher Northumberland, parle en toute confiance.
Nous sommes avec toi, en toi. Si tu nous parles,
Ta voix est ta pensée. Parle donc hardiment.

NORTHUMBERLAND

Eh bien, voici, messieurs. De Port-Blanc, une rade
Située en Bretagne, on vient de m'aviser
Que le duc de Herford, Reginald de Cobham,
Le fils de l'héritier du comté d'Arundel
Qui a tout récemment quitté le duc d'Exter
Et son frère Thomas, notre ancien archevêque,
Sir Thomas Erpingham, ainsi que John Ramston,
Les seigneurs Norbery, Waterton, Francis Coint,
Tous bien pourvus d'argent par le duc de Bretagne,
Avec huit grands vaisseaux et trois mille soldats
S'apprêtent à venir en toute diligence,
Et comptent débarquer dans le nord du pays.
Peut-être y seraient-ils déjà, mais ils attendent
Que le Roi soit parti pour la guerre d'Irlande.
Si nous voulons nous libérer de nos entraves,
Redéployer le vol brisé de l'Angleterre,
Racheter à son prix la couronne ternie,
Rendre au sceptre son or caché sous la poussière,
Redonner son prestige au trône de nos Rois,
Alors fuyons tous trois en hâte à Ravenspurgh.
Mais, si vous hésitez, si la peur vous retient,
Restez ici sans souffler mot, et j'irai seul.

ROSS

A cheval! A cheval! Qui hésite est un lâche!

WILLOUGHBY

Sois ferme, mon cheval. J'arriverai en tête.

Ils sortent.

SCÈNE 2.

Le Château de Windsor.

Entrent ISABELLE, BUSHY et BAGOT.

BUSHY

Votre Grâce paraît beaucoup trop affligée.
N'avez-vous pas promis, disant adieu au Roi,
De laisser de côté le mal qui vous oppresse
Et de chercher plutôt à divertir votre âme?

ISABELLE

C'était pour plaire au Roi, mais, pour me plaire à moi,
Je ne le puis. Pourtant je n'ai nulle raison
D'accueillir comme un hôte un chagrin si poignant
Si ce n'est le départ d'un hôte aussi aimé
Que mon Richard que j'aime. Et pourtant il me semble
Qu'une douleur naissant au sein de la fortune
Est en marche vers moi. Et le fond de mon âme
Se trouble de ce rien. Quelque chose m'étreint
Plus gravement que le départ de mon seigneur.

BUSHY

Chaque douleur revêt diverses apparences
Qui semblent figurer cette douleur sans l'être.
Le regard du chagrin, aveuglé par les larmes
Décompose un objet en de nombreux fragments
Comme une anamorphose à l'oeil non prévenu
A l'air d'être confuse, au lieu qu'obliquement
Sa forme se révèle. Et ainsi Votre Grâce,
Regardant de côté le départ de son Roi,

Découvre à son chagrin des formes singulières,
Qui, d'un regard direct, ne sont rien qu'apparences
D'un chagrin non réel. Aussi, ma souveraine,
Ne pleurez donc que son départ et rien de plus.
Sinon c'est d'un oeil faux, troublé par le chagrin
Qu'on pleure comme vrais des maux imaginaires.

ISABELLE

Peut-être que j'ai tort. Mais le fond de mon âme
Me dit que j'ai raison. Enfin, quoiqu'il en soit,
Je suis toute au chagrin, et de chagrin si pleine
Que, même sans penser à des pensées précises,
Un je ne sais quel poids m'opprime et me déchire.

BUSHY

Madame, ce n'est rien de plus qu'une chimère.

ISABELLE

Rien de plus, mais toujours les chimères procèdent
D'un chagrin antérieur. Or ce n'est pas le cas,
Car rien n'a engendré la cause de mon mal.
Ou mon mal est sans cause, et je souffre d'un rien.
J'éprouve par avance un mal qui me possède.
Mais quel est-il ce mal que je ne connais pas?
Je ne saurais le dire. Un désespoir sans nom.

Entre GREEN.

GREEN

Dieu vous garde, madame! Et vous aussi, messieurs,
J'espère que le Roi n'est pas déjà parti.

ISABELLE

Pourquoi l'espères-tu? Il faut le souhaiter.
Sa hâte est notre espoir, et ses desseins l'exigent.
Pourquoi espères-tu qu'il est encore ici?

GREEN

C'est que lui, notre espoir, ramènerait ses troupes
Pour réduire à néant l'espoir d'un ennemi
Qui vient de prendre pied sur notre territoire.
Bolingbroke exilé s'est amnistié lui-même.
Les armes à la main, il vient de débarquer
À Ravenspurgh.

ISABELLE

Ô Dieu du ciel, protégez-nous!

GREEN

Rien n'est plus vrai, madame, et voici pis encore.
Northumberland, son jeune fils, Henry Percy,
Et les seigneurs de Ross, Beaumont et Willoughby
Ont couru les rejoindre avec tous leurs amis.

BUSHY

Pourquoi n'avez-vous pas proclamé que le comte
Avait trahi l'État ainsi que les factieux?

GREEN

Nous l'avons fait. Sur quoi Thomas Percy
A brisé devant nous l'insigne de sa charge,
Et tous les officiers royaux ont pris la fuite
Pour rallier Bolingbroke.

ISABELLE

Tu viens de mettre au monde ainsi mon désespoir,
Et Bolingbroke est l'héritier de mon chagrin.
Mon âme a accouché d'un être monstrueux.
Et moi, comme une mère à peine délivrée,

BUSHY J'amasse deuil sur deuil et douleur sur douleur.

BUSHY Ne désespérez pas.

ISABELLE Qui m'en empêchera ?
Je veux désespérer, me déclarer hostile
Au misérable espoir qui ne fait que flatter,
Qui suce notre vie et retarde la mort
Qui nous délivrerait des liens de l'existence
Dont cet espoir trompeur prolonge l'agonie.

Entre YORK.
GREEN

ISABELLE Mais voici le duc d'York.

ISABELLE Avec sur son vieux corps son armure de guerre.
Que ses regards sont pleins d'angoisse et de soucis!
Mon oncle, au nom du ciel, un mot de réconfort.

YORK Je n'en puis dire aucun sans mentir à moi-même.
Le réconfort est dans le ciel, et nous, sur terre,
Nous rencontrons toujours l'épreuve et la détresse.
Votre époux est parti chercher fortune ailleurs
Tandis qu'on le dépouille ici de son royaume.
Il m'a laissé pour protéger son territoire,
Quand, sous le poids des ans, je succombe moi-même.
Le mal de ses excès vient de se déclarer.
Il verra ses flatteurs enfin sous leur vrai jour.

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR Votre fils, monseigneur, était déjà parti.

YORK Parti? C'est bon! que tout se passe au gré des choses!
La noblesse déserte et le peuple se glace.
Ils vont rallier, je crains, le parti de Herford.
Cours à Plashy, maraud, trouver ma belle-soeur.
Dis-lui de m'envoyer sur l'heure mille livres.
Prends cet anneau.

LE SERVITEUR Seigneur, j'ai oublié de dire à Votre Grâce
Qu'aujourd'hui, en venant, je suis passé par là.
Je crains de vous peiner en vous disant le reste.

YORK Parle donc, imbécile.

LE SERVITEUR La duchesse venait tout juste de mourir.

YORK Seigneur, ayez pitié! Quelle vague de larmes
Déferle tout à coup sur ce pays en larmes!
Je ne sais plus que faire. Ah! si Dieu avait pu,
Sans que j'eusse rien fait contre mon souverain,
Persuader le Roi de me faire mourir!
N'a-t-on pas envoyé en Irlande un message?
Où allons-nous trouver l'argent de cette guerre?
Venez, ma soeur. Pardon! ma nièce, veux-je dire.
Toi, retourne au château. Attèle des charrettes
Où tu entasseras les armes qui s'y trouvent.

Sort le serviteur.

YORK

Messieurs, voulez-vous bien rassembler vos soldats?
Si je trouve un moyen de remettre de l'ordre
En cette confusion qui tombe sur ma tête,
N'ayez plus foi en moi. Tous deux sont mes parents.
L'un est mon souverain, que, par mon allégeance
Et par devoir, je dois défendre, et le second
Est le fils de mon frère outragé par le Roi,
À qui, par liens du sang, je dois faire justice.
Mais je me dois d'agir. Allons, ma nièce, il faut
Vous mettre en sûreté.
Allez, messieurs, sur l'heure assembler vos soldats
Et rallier aussitôt le château de Berkley.
Je devrais voir ma soeur,
Mais je manque de temps. Tout retourne au chaos,
Et toute chose en est aujourd'hui altérée.

Sortent YORK et ISABELLE.

BUSHY

Le vent est favorable en route pour l'Irlande,
Mais non pour le retour. Quant à lever des troupes
Qui soient proportionnées aux forces ennemies,
C'est impossible.

GREEN

Et, d'autre part, autant nous aimerons le Roi,
Autant nous haïront ceux qui ne l'aiment pas.

BAGOT

Les gens du peuple capricieux, car leur amour
Est lié à leur bourse, et quiconque la vide
La remplit aussitôt d'une haine mortelle.

BAGOT

Et, si le peuple fait justice, il nous condamne,
Du fait que nous étions les favoris du Roi.

GREEN

Je vais me réfugier au château de Bristol.
Le Comte de Wiltshire y est déjà lui-même.

BUSHY

Je vous y accompagne. Il reste peu d'espoir
Pour nous, si nous tombons entre les mains du peuple
Qui nous écharpera comme des misérables.
Vous venez avec nous ?

BAGOT

Non, je pars pour l'Irlande y retrouver le Roi.
Adieu. Si les pressentiments du cœur sont vrais,
Nous nous quittons pour ne jamais nous retrouver.

BUSHY

Sauf si York réussit à battre Bolingbroke.

GREEN

Hélas, le pauvre duc! Il prétend aujourd'hui
Compter les grains de sable et dessécher la mer!
Pour un soldat loyal, mille désertent.

BAGOT

Adieu pour cette fois, pour toutes, pour toujours.

BUSHY

Nous nous retrouverons.

BAGOT

Jamais, j'en ai bien peur.

Ils sortent.

SCÈNE 3.

Une lande dans le comté de Gloster.

Entrent HENRY et NORTHUMBERLAND.

HENRY

Comte, sommes-nous loin encore de Berkley ?

NORTHUMBERLAND

Croyez-moi Seigneur,
Je suis ici dans le Gloster en étranger.
Ces mots rébarbatifs, ces chemins raboteux
Retardent notre route et la rendent pénible.
Mais le plaisir de vous entendre est un régal
Qui a rendu notre trajet fort délectable.
Je crois que cette route est vraiment harassante
Par ces monts de Gotswold, et doit l'être en effet.
Pour Ross et Willoughby, qui sont privés de vous
Dont la présence a su détourner mon esprit
De la fatigue et de l'ennui de ce voyage.
Le leur est adouci du fait qu'ils ont l'espoir
De ce plaisir dont je jouis auprès de vous.
Et l'espoir d'une joie procure autant de joie
Qu'un espoir accompli. Et, pour eux, cet espoir
Abrègera la route aussi bien que pour moi
Ce qui charme mes yeux : votre noble présence.

HENRY

Mais ma conversation a beaucoup moins de prix
Que tous vos compliments. Qui s'avance vers nous?

Entre PERCY.

NORTHUMBERLAND

Monseigneur, c'est mon fils, le jeune Henry Percy
Que mon frère, où qu'il soit, envoie à ma rencontre.
Henry, que fait votre oncle ?

PERCY

Je pensais le savoir, seigneur, de votre bouche.

NORTHUMBERLAND

Est-il avec la reine ?

PERCY

Non, monseigneur. Il a abandonné la cour,
Brisé l'insigne de sa charge, et dispersé
Les officiers du Roi.

NORTHUMBERLAND

Mais pour quelle raison?
Lorsque je l'ai quitté, il avait moins d'audace.

PERCY

C'est qu'on a proclamé que vous étiez un traître.
Et lui, seigneur, s'en est allé à Ravenspurgh
Offrir son assistance à Henry de Herford.
Et il m'a envoyé à Berkley pour savoir
Le nombre de soldats soutenant le duc d'York
Pour que j'aie aussitôt le joindre à Ravenspurgh.

NORTHUMBERLAND

Avez-vous oublié qui est duc de Herford?

PERCY

Non, monseigneur, car on ne peut pas oublier
Ce qu'on n'a pas appris. Et, à ma connaissance,
Je crois que de ma vie je ne l'ai jamais vu.

NORTHUMBERLAND

Voici le duc. Apprenez donc à le connaître.

PERCY

Je vous fais, monseigneur, l'offre de mes services,
Tels qu'ils sont : innocents, tout neufs, sans expérience.
Mais avec les années qui sauront les mûrir,
J'espère vous prouver qu'ils seront méritoires

HENRY

Merci à toi, gentil Percy. Sois assuré
Que rien n'égale en moi le bonheur que j'éprouve
À me ressouvenir de mes amis fidèles.
Si mon destin comme ton coeur porte ses fruits,
Ton affection sera toujours récompensée.
Mon coeur conclut ce pacte, et cette main le scelle.

NORTHUMBERLAND

À combien sommes-nous de Berkley ? Que prépare
Là-bas le vieux duc d'York avec ses hommes d'armes?

PERCY

Le château est là-bas, tout près de ce bosquet,
J'ai appris qu'il était gardé par trois cents hommes.
Berkley, Seymour et le duc d'York y sont aussi,
Les seuls qui aient un nom et un titre connus.

Entrent ROSS et WILLOUGHBY.

NORTHUMBERLAND

Mais voici Willoughby et le seigneur de Ross,
Les éperons en sang et rouge de visage.

HENRY

Bonjour, messieurs. Je sais que votre coeur poursuit
Un félon exilé. Tout ce que je possède
Est ma reconnaissance, et, si je m'enrichis,
Je récompenserai votre amour et vos peines.

ROSS

Votre présence est une joie inestimable.

WILLOUGHBY

Et nous paie amplement de toutes nos fatigues.

HENRY

Je vous en remercie en monnaie misérable,
En attendant que mon destin, devenu grand,
Se montre à vous plus généreux. Qui vient ici ?

Entre BERKLEY.

NORTHUMBERLAND

C'est, à ce que je crois, le comte de Berkley.

BERKLEY

Monseigneur de Herford, un message pour vous.

HENRY

Je ne réponds, seigneur, qu'à un seul nom : Lancastre.
Je suis venu chercher ce titre en Angleterre.
Ce n'est que si j'entends ce nom de votre bouche
Que je pourrai répondre à ce que vous me dites.

BERKLEY

Ne vous méprenez pas, seigneur, Je n'entends pas
Vous dépouiller ici d'aucun titre d'honneur.
Je viens à vous, seigneur, quelque soit votre titre,
Mandé par le gracieux régent de ce royaume,
Votre oncle le duc d'York, pour savoir qui vous pousse
À profiter du temps où le Roi est absent
Pour troubler notre paix par la guerre civile.

Entre YORK avec une escorte.

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

HENRY

Vous n'aurez pas besoin de lui faire réponse.
Le voici en personne. Honneur à vous, mon oncle!

YORK

Montre plutôt ton coeur que ces genuflexions
Qui rendent ton hommage hypocrite et menteur.

HENRY

Mon oncle respectable!

YORK

Allons, allons!
Respecte le respect, appelle oncle ton oncle.
Je ne suis pas l'oncle d'un traître, et "respect"
Est dans ta bouche sacrilège un irrespect.
Pourquoi tes pieds bannis et proscrits du royaume
Ont-ils oser fouler la terre d'Angleterre?
Pourquoi? Pourquoi ont-ils osé s'aventurer,
Parcourir tant de lieues sur son sol pacifique,
Répandant la terreur au milieu des villages
En déployant ici cet appareil de guerre?
C'est parce que le Roi légitime est absent?
Mais, jeune fou, le Roi demeure en son royaume,
Et, dans mon coeur loyal, réside sa puissance.
Si j'avais aujourd'hui la fougue juvénile
Qui m'animait jadis lorsque ton père et moi
Nous partîmes tous deux sauver le Prince Noir
Que des soldats français entouraient par milliers,
Oh! alors, de ce bras si vif à la riposte,
Infirmes maintenant, je saurais te punir,
T'administrer le châtement de ton offense!

HENRY

Mon oncle vénérable, apprenez-moi mon crime.
En quoi existe-t-il? Quelle en est la nature?

YORK

Ton crime abject est de nature abominable :
Révolte envers l'État et haute trahison.
Tu es frappé d'exil, et tu reviens ici
Avant l'expiration du délai de ta peine,
Bravant ton souverain, les armes à la main.

HENRY

Celui qui fut banni était duc de Herford,
Et celui qui revient, c'est le duc de Lancastre.
Ah! je vous en supplie, mon oncle vénérable,
Considérez mes torts d'un oeil plus indulgent.
Vous êtes bien mon père. En vous, j'en suis certain,
Revis le vieux Lancastre. Ainsi, mon second père,
Souffrirez-vous que je demeure condamné
À errer en exil, quand mes droits et mes titres
Furent ravis de force, et qu'on les a livrés
À de simples manants? Mais pourquoi suis-je né?
Si le Roi, mon cousin, est Roi de l'Angleterre,
Indiscutablement je suis duc de Lancastre.
Aumerle, mon cousin est votre fils, mon oncle.
Si vous aviez été le premier à mourir,
N'aurait-il pas trouvé un père dans son oncle
Pour chasser ses griefs et les traquer à mort?
On m'interdit de réclamer mon héritage,
Alors que j'y ai droit par des lettres patentes.
Tous les biens de mon père ont été dispersés.

On en a disposé d'une façon abjecte.
Que faire, dites-moi? Je suis simple sujet.
J'invoque ici les lois. Puisque les juges manquent,
Je viens moi-même ici revendiquer mes droits
De succession légale et tout mon héritage.

NORTHUMBERLAND

On a par trop lésé le duc votre neveu.

ROSS

Et il dépend de vous de le dédommager.

WILLOUGHBY

Et on l'a dépouillé au profit de manants.

YORK

Permettez-moi, messieurs, de vous dire ceci :
J'ai ressenti les torts causés à mon neveu,
J'ai mis tout mon effort à réparer l'outrage.
Mais venir de la sorte, en brandissant les armes,
Se frayer, se tailler soi-même son chemin,
Se faire injustement justice est condamnable.
Vous qui le soutenez dans son injuste cause,
Fomentez la révolte, et vous êtes rebelles.

NORTHUMBERLAND

Le duc nous a juré qu'il ne venait ici
Que pour ravoir son bien. Et c'est pour son bon droit
Que nous avons juré de lui donner notre aide.
Et malheur à celui qui rompra ce serment!

YORK

Bien, bien! Je vois pourquoi vous déployez vos troupes.
Je ne puis rien y faire, il me faut l'avouer,
Car mon pouvoir est faible et tout est en désordre.
Si Dieu de qui je tiens le jour le permettait,
Je vous ferais saisir et arrêter sur l'heure
Pour être à la merci de votre souverain.
Comme je ne puis rien, je tiens à vous apprendre
Que je resterai neutre. Adieu, messieurs, adieu.
À moins qu'il ne vous plaise au château de venir
Vous reposer ce soir et d'y passer la nuit.

HENRY

Nous acceptons, mon oncle, une offre généreuse.
Nous vous prions aussi de venir avec nous
Au château de Bristol occupé, paraît-il,
Par Bushy et Bagot ainsi que leurs complices,
Qui sont pour le royaume autant de vers nuisibles
Que je me suis juré de réduire à néant.

YORK

Il se peut que j'y aille, et cependant j'hésite,
De crainte de violer les lois de mon pays.
Amis, ou ennemis, soyez les bienvenus.

SCÈNE 4.

Un camp dans le pays de Galles.

Entrent un capitaine gallois et SALISBURY.

LE CAPITAINE

Monsieur le comte, nous campons depuis dix jours,
Et nous avons du mal à retenir nos hommes.
Et nous sommes toujours sans nouvelles du Roi.
Nous allons donc nous disperser. Adieu, monsieur.

SALISBURY

Demeure encore un jour, fidèle capitaine.
La confiance du Roi repose sur ta tête.

LE CAPITAINE

Le Roi est mort, dit-on. Nous refusons d'attendre.
Les feuilles de laurier flétrissent sur les branches.
Les étoiles du ciel s'effraient des météores.
La lune offre à la terre une face sanglante.
Des changements sont annoncés par les prophètes.
Les riches sont chagrins et les ruffians exultent,
Les uns dans la terreur de perdre ce qu'ils ont,
Les autres dans l'espoir qu'ils mettent dans la guerre.
Quand un Roi disparaît, ces signes nous l'annoncent.
Adieu. Tous les Gallois sont partis ou en fuite,
Pour eux, ils en sont sûrs, le Roi Richard est mort.

Sort le capitaine.

SALISBURY

Ah! Richard, c'est d'une âme et d'un oeil affligé
Que je vois ta splendeur, pareille au météore,
Se détacher du ciel pour tomber sur la terre.
Ton soleil, tout en pleurs, se couche à l'occident,
Annonçant le malheur, le désordre et l'orage.
Tes amis sont partis rejoindre l'adversaire.
Ta route désormais croise un destin contraire.

ACTE III
SCÈNE 1

Devant le château de Bristol.

Entrent HENRY, YORK, NORTHUMBERLAND, ROSS, PERCY, WILLOUGHBY, BUSHY et GREEN.

HENRY

Amenez-moi ces hommes.
Bushy et Green, je ne veux pas vous tourmenter
Puisque votre âme aura bientôt quitté la terre,
En vous faisant trop voir votre âme pervertie.
Cela par charité. Mais, pour laver le sang
Que mes mains vont verser, ici, aux yeux de tous,
Je dirai les raisons de votre mise à mort.
Vous avez fourvoyé un prince, un Roi régnant,
Un parfait gentilhomme et de noble nature,
Que vous avez défiguré, dénaturé.
Et vous avez en vos façons par la débauche
Consummé le divorce entre la reine et lui,
Dépossédé la monarchie du lit royal,
Et flétri la beauté de notre belle reine,
Qui, par votre conduite, a versé bien des larmes.
Moi-même donc, que le destin a nommé prince,
Proche du Roi, et par le sang, et par le coeur,
Jusqu'au jour où il m'a renié par vos soins,
J'ai dû courber le dos sous vos insanités,
Pour aller soupirer sous un ciel étranger,
Goûtant au pain amer d'un homme qu'on exile,
Tandis que vous, gavés du fruit de mes domaines,
Vous détruisiez mes parcs, abattiez mes forêts,
Supprimez les blasons gravés de ma famille,
Ainsi que sa devise, en ne me laissant rien,

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

Hors ma réputation et le sang de mes veines,
Qui prouve aux yeux de tous que je suis gentilhomme.
Entre autres, ces griefs, et d'autres plus nombreux
Vous condamnent à mort. Qu'on les livre à l'instant
À la main du bourreau et au sein de la mort.

BUSHY

J'accueillerai bien mieux les actes de la mort
Que ceux que Bolingbroke inflige à l'Angleterre.

GREEN

Mon réconfort est dans le ciel où vont nos âmes
Qui damnera celui qui nous fait injustice.

HENRY

Seigneur Northumberland, faites-les mettre à mort.
Sortent NORTHUMBERLAND, BUSHY et GREEN.

Mon oncle, vous disiez que la reine est chez vous.
Mais, pour l'amour du ciel, qu'elle y soit bien traitée.
Faites-lui de ma part un hommage courtois.
Mettez le plus grand soin à transmettre mes vœux.

YORK

J'ai déjà envoyé un de mes gentilshommes
Pour dire l'intérêt que vous avez pour elle.

HENRY

Je vous en remercie. Allons, messieurs, en route
Pour battre Glendower ainsi que ses complices.
Encore un peu de peine, et ensuite la paix.

Ils sortent.

SCÈNE 2.

Au pied du château de Barkloughly, au pays de Galles.

Fanfare, et drapeaux. Entrent RICHARD, AUMERLE, CARLISLE, des soldats et comparses.

RICHARD

Est-ce bien le château de Barkloughly, dis-moi ?

AUMERLE

Oui, monseigneur. Le vent pour vous n'est pas trop vif
En quittant cette mer puissante et déchaînée?

RICHARD

Non, ce vent me ravit, et je pleure de joie
En foulant à nouveau la terre du royaume.
Par cette main, je te salue, terre que j'aime,
Terre blessée par les sabots de la révolte.
Une mère, privée longtemps de son enfant,
Déborde en le voyant de pleurs et de sourires.
Ainsi, pleurant et souriant, je te salue,
Et je te flatte de mes mains, mes mains royales.
Ne nourrit pas les révoltés, ma douce terre,
Et laisse insatisfait leur appétit vorace.
Mais que tes araignées, qui sucent ton venin,
Que tes crapauds rampants se placent sur leur route,
Et fassent trébucher les pieds de ces félons,
Qui osent te fouler, suivant l'usurpateur.
Fais pousser tes orties devant mes ennemis,
Et, s'ils veulent cueillir sur ton sein une fleur,
Cache près d'elle une vipère, je t'en prie,
Avec ses crocs mortels et sa langue fourchue
Pour tuer quelques-uns des félons de ton Roi.
Ne raillez pas mon geste aux choses insensibles.

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

Cette terre a une âme, et vous verrez les pierres
Se changer en soldats, bien avant que son Roi
Ne tombe sous les coups perfides des rebelles.

CARLISLE

Ne craignez rien, seigneur, car Dieu qui vous fit Roi
Vous fera rester Roi envers et contre tout.
Ce que le ciel nous offre, il nous le faut saisir
Et non le négliger, sinon, si le ciel veut
Sans notre vœu, nous refusons l'offre du ciel
Et les moyens pourvus de salut et de grâce.

AUMERLE

Il veut dire, seigneur, que nous hésitons trop,
Et que notre apathie permet à Bolingbroke
De s'accroître en nombre et en puissance.

RICHARD

Cousin décourageant! N'as-tu pas constaté
Que, lorsque l'oeil ardent du ciel a disparu
Derrière l'horizon pour le monde inférieur,
Les brigands, les larrons sèment partout dans l'ombre
Avec effronterie le meurtre et la rapine,
Mais que, lorsqu'il surgit de dessous notre globe,
Qu'il enflamme les pins dressés à l'orient,
Et darde ses rayons dans les antres suspects,
Le meurtre, la trahison et le vice coupable,
Qu'on dépouille soudain de leur manteau nocturne,
Sont nus et démunis et tremblent de se voir?
Ainsi, quand ce félon, ce traître Bolingbroke,
Qui, servi par la nuit, menait sa sarabande,
Tandis que nous errions nous-même aux antipodes,
Nous verra reparaitre à l'est, sur notre trône,
Ses trahisons vont empourprer tout son visage,
Il ne pourra plus soutenir l'éclat du jour,
Effrayé de lui-même et tremblant de ses crimes.
Toute l'eau de la mer soulevée par l'orage
Ne saurait effacer l'onction sacrée d'un Roi.
Le souffle des mortels ne peut destituer
Celui que le Seigneur a délégué sur terre.
Et, chaque fois que Bolingbroke enrôle un homme
Pour qu'il lève l'épée contre notre couronne,
Le Seigneur dans le ciel recrute pour Richard
Un ange rayonnant. Si les anges combattent,
Les mortels sont vaincus car Dieu défend le droit.

Entre SALISBURY

Bienvenu, cher seigneur. Où sont rangées vos troupes?

SALISBURY

Je n'ai ni plus ni moins, mon très gracieux seigneur,
Que ce bras démuné. L'angoisse étreint ma gorge.
Je ne puis exprimer que la désespérance.
Un seul jour de retard, je le crains, monseigneur,
A obscurci les jours joyeux de ton destin.
Rappelle le passé, oh! renverse le temps,
Tu auras de nouveau douze mille soldats!
Ce jour, ce jour, jour de malheur, jour de retard,
Te fait perdre bonheur, amis, fortune, empire.
Toute l'armée galloise au seul bruit de ta mort
A fui et déserté pour suivre Bolingbroke.

AUMERLE

Courage, monseigneur! Pourquoi pâlissez-vous?

RICHARD

Il y a un instant, le sang de vingt mille hommes
Donnait couleur à mon visage, et ils ont fui.
Avant que tant de sang ne soit renouvelé,
N'ai-je pas lieu de rester pâle et comme mort?
Tous ceux qui tiennent à la vie furent loin de moi,
Car ma gloire ce jour est à jamais ternie.

AUMERLE

Courage, monseigneur! Soyez conscient de vous.

RICHARD

Je me suis oublié. Ne suis-je pas le Roi?
Éveille-toi, craintive majesté! Tu dors.
Le nom du Roi ne vaut-il pas vingt mille noms?
Mon nom, lève ton glaive! Un vil sujet attaque
Ta gloire et ta grandeur. Ne baissez pas les yeux,
Vous que le Roi chérit. Nous sommes au sommet.
Que là soit notre esprit. Mon oncle le duc d'York
Peut avec son armée changer le sort. Qui vient?

Entre SCROOP.

SCROOP

Je souhaite à mon Roi plus de félicité
Que n'en réserve ici ce que je dois lui dire.

RICHARD

Mon oreille est ouverte, et mon coeur préparé.
Perdre tout en ce monde est la pire des choses.
Mon royaume est perdu? C'était là mon souci.
Je ne perds pas grand-chose à voir fuir mon souci.
Bolingbroke entend-il être aussi grand que nous?
Plus grand, c'est impossible. Et, s'il veut servir Dieu,
Nous en ferons de même, et serons son égal.
Le peuple se révolte? Eh bien, je n'y puis rien.
Ils trahissent ainsi à la fois Dieu et nous.
Tu parles de malheur de ruine et de désastre.
Le pire c'est la mort. La mort attend son heure.

SCROOP

Je suis heureux de voir, mon Roi, bien préparé
À supporter les coups de son adversité.
Pareil à un orage imprévisible aux hommes,
Qui inonde les bords des fleuves de métal,
Faisant de l'univers une vallée de larmes,
Ainsi, rompant ses liens, déborde la fureur
De Bolingbroke, et votre terre est inondée
D'armes d'acier et de guerriers au coeur d'acier.
Les vieillards ont casqué leur tête décharnée
Contre Sa Majesté. Et les adolescents
Rendent leur voix plus grave, et tendent d'un bras grêle
Une arme qu'ils essaient contre la royauté.
Les prieurs des couvents ajustent sur leur arc
La flèche d'if fatale au pouvoir souverain.
À leur tour, les fileuses agitent des épieux
Contre votre personne. Ainsi tous se rebellent.
Je ne saurais vous dire à quel point tout va mal.

RICHARD

Tu dis trop bien, trop bien, ces choses désastreuses.
Où est le comte de Wiltshire? Où est Bagot?

Qu'est devenu Bushy? Où est notre ami Green?
Pourquoi ont-ils laissé ce cruel adversaire
Parcourir nos États de façon si tranquille?
Si nous sommes vainqueurs, leur tête tombera.
Ils ont conclu la paix avec ce Bolingbroke!

SCROOP

C'est par lui, monseigneur, qu'ils connaissent la paix.

RICHARD

Misérables, serpents, maudite soit votre âme!
Chiens, que n'importe qui peut flatter de la main,
Vipères dans mon coeur qui me sucez le sang!
Tous trois Judas, et chacun d'eux trois fois Judas,
Ils ont conclu la paix! Que les enfers s'emparent
De leurs âmes souillées par cette trahison!

SCROOP

Votre amour, je le vois, altère sa nature,
Et se métamorphose en haine sans merci.
Ne les maudissez pas. Pour jouir de la paix,
Leur tête a mis le prix. Ceux que vous maudissez
Ont reçu de la mort la pire des blessures,
Ils gisent maintenant dans le sein de la terre.

AUMERLE

Le comte de Wiltshire, Bushy et Green sont morts?

SCROOP

À Bristol on les a tous trois décapités.

AUMERLE

Où est le duc mon père et sa fidèle armée?

RICHARD

Qu'importe! Plus de mots pour me reconforter.
Mais parlons de tombeaux, de vers et d'épithames.
Que la poussière soit une page, où nos larmes
Inscrivent notre deuil sur le sein de la terre.
Faisons nos testaments, nommons nos légataires.
Ou mieux, ne laissons rien. Que pouvons-nous léguer
Hormis ce corps, que l'on dépose dans la tombe?
Territoires, sujets, tout est à Bolingbroke,
Et il n'est rien qui ne soit nôtre que la mort,
Et ce mince fragment de terre dénudée
Qui sert à recouvrir et à cacher nos os.
Au nom du ciel, asseyons-nous ici à terre
Pour tristement nous raconter la fin des Rois :
Certains destitués, d'autres morts au combat,
D'autres hantés par ceux qu'ils ont destitués,
D'autres empoisonnés ou tués par leur femme,
Et tous assassinés, car la couronne creuse
Qui entoure le front périssable d'un Roi
Contient la mort avec sa cour, et elle y règne,
Se gaussant du pouvoir, raillant le décorum,
Accordant une voix, l'espace d'une scène
À celui qui est Roi, dont les yeux terrorisent,
Qui éprouve par elle égoïsme et orgueil,
Comme si cette chair, rempart de notre vie,
Était d'acier impénétrable, avec ce leurre,
Elle approche à la fin la pointe d'une épingle,
Trouant le mur de son château, et plus de Roi!
Restez couverts! N'insultez pas ce corps, ce sang
Par ces gémissements. Oubliez le respect,

La tradition et les devoirs cérémonieux.
Vous vous êtes mépris trop longtemps sur mon compte.
Je mange comme vous, j'éprouve des désirs,
Je souffre, et j'ai besoin d'amis. Ainsi réduit,
Comment pouvez-vous dire encor que je suis Roi ?

CARLISLE

Les sages n'ont jamais pleuré sur leurs échecs,
Mais ils ont obstrué la source de leurs larmes
La peur de l'ennemi - peur qui soumet la force -
Renforce l'ennemi de par votre faiblesse.
Ainsi votre folie combat contre vous-même.
Votre peur vous tuera autant que le combat.
Mourir en combattant, c'est détruire la mort.
Mourir en ayant peur, c'est être son esclave.

AUMERLE

Mon père a une armée. Informez-vous de lui,
Tâchez de rassembler tous les corps en un corps.

RICHARD

Ton reproche est si juste! Eh bien, fier Bolingbroke,
Nous nous battons ce jour pour notre jugement.
La fièvre de la peur est maintenant chassée.
Il me sera aisé de reprendre mon bien.
Dites-moi, Scroop, où est mon oncle et son armée?
Malgré ton air chagrin, redonne-moi l'espoir.

SCROOP

C'est à l'aspect du ciel que les hommes préjugent
Des manifestations et de l'état du jour.
Vous le pouvez de même à l'air de mon visage
Du pénible rapport que je dois faire entendre.
Je suis comme un bourreau, qui, détail par détail,
Allonge les horreurs de ce que reste à dire.
Votre oncle le duc d'York s'est joint à Bolingbroke.
Tous vos châteaux du nord ont été investis,
Et vos nobles du sud se sont tous soulevés
En sa faveur.

RICHARD

Tu en as dit suffisamment.

à Aumerle

Je t'en veux, mon cousin, de m'avoir fait quitter
Le doux chemin où m'engageait le désespoir.
Que dis-tu maintenant? Où trouver l'espérance?
Ô ciel! Toute ma vie je haïrai celui
Qui me voudra forcer à nouveau d'espérer.
Allons à Flint. Je vais languir en ce château.
Le Roi dans le malheur obéira en Roi.
Dispersez les soldats qui me restent, qu'ils aillent
Creuser le sol où gît l'espoir d'une moisson,
Que je n'ai plus. Qu'aucun de vous n'ouvre la bouche
Pour changer mon esprit. Tous vos conseils sont vains.

AUMERLE

Un mot pourtant, seigneur.

RICHARD

On me fait double tort
À vouloir me flatter par des mots qui me blessent.
Disperse mes amis. Qu'ils partent à l'instant
Où la nuit de Richard cède au jour de Lancastr.

Ils sortent.

SCÈNE 3.

Devant le château de Flint, au pays de Galles

Fanfare et drapeaux. Entrent HENRY, YORK, NORTHUMBERLAND, des soldats et comparses.

HENRY

Ainsi par ce rapport nous sommes informés
Que les Gallois n'ont plus d'armée, que Salisbury
A retrouvé le Roi qui vient de débarquer
Accompagné d'un petit nombre de fidèles.

NORTHUMBERLAND

Seigneur, voici encore une bonne nouvelle.
Richard cache sa tête à quelques pas d'ici.

YORK

Seigneur Northumberland, il serait bienséant
De l'appeler le Roi Richard. Funeste jour
Où un Roi est réduit à se cacher la tête!

NORTHUMBERLAND

Ne vous méprenez pas. C'était pour être bref
Que j'ai omis son titre.

YORK

Il y a peu de temps,
Cette façon de l'abréger vous eût valu
D'être abrégé par lui, d'être décapité.
Pour lui ôter son titre, il vous ôtait la tête.

HENRY

Ne vous méprenez pas davantage, mon oncle.

YORK

Et vous, ne prenez pas l'avantage, neveu.
Mais prenez garde au ciel qui pèse sur nos têtes.

HENRY

Mon oncle, je le sais, et ne m'oppose pas
Aux volontés du ciel. Mais quelqu'un vient à nous.

Entre PERCY.

L'accès de ce château nous est-il refusé?

PERCY

Il est royalement défendu, monseigneur,
Pour s'opposer à vous.

HENRY

Comment royalement?

Héberge-t-il un Roi?

PERCY

Vous l'avez dit, seigneur.

Il héberge le Roi. Le Roi Richard s'y cache
Dans l'enclos de ses murs de pierres maçonnées.
Le seigneur Stephen Scroop, et en outre un prélat
De haute renommée dont j'ignore le nom.

NORTHUMBERLAND

Oh! Je crois bien que c'est l'évêque de Carlisle.

HENRY

Nobles seigneurs,
Approchez-vous des murs de cet ancien château,
Et, pour parlementer, que la trompette sonne,
Et frappe cette oreille en ruine. Proclamez
Que Henry Bolingbroke,
À deux genoux, baise la main du Roi Richard,

Adresse son hommage et sa fidélité
À sa personne souveraine, et que je viens
Tout juste déposer mes armes à ses pieds,
Pourvu que mon exil soit révoqué par lui,
Et qu'on me restitue entièrement mes biens.
Sinon, je tirerai avantage des armes :
La poussière du ciel tombera sous le sang
Que je ferai pleuvoir des plaies de ses sujets.
L'esprit de Bolingbroke a tant de répugnance
À vouloir inonder de ces trombes sanglantes
Le ventre vert de la patrie du Roi Richard,
Qu'il le lui prouve en lui faisant sa révérence.
Proclamez-lui cela, tandis que notre armée
S'avancera sur les prairies de cette plaine.
Approchons-nous, messieurs, sans battre le tambour
Afin qu'en haut des murs crénelés du château,
Notre proposition loyale soit comprise.
Le Roi Richard et moi allons nous affronter
Comme des éléments d'une façon terrible,
Comme le feu et l'eau quand la foudre les heurte
Et déchire la face enténébrée du ciel.
Si Richard est de feu, je serai d'eau flexible,
Si la fureur est sienne, alors je serai pluie,
J'inonderai la terre, et je l'épargnerai.
Avançons sans quitter des yeux le Roi Richard.

Deux trompettes se répondent, suivies d'une fanfare. RICHARD, CARLISLE, AUMERLE, SCROOP et SALISBURY paraissent sur les remparts.

Voyez, le Roi Richard apparaît en personne.
On dirait le soleil qui rougit de colère,
Quand, du portail ardent du ciel oriental,
Il aperçoit de loin des nuages tout prêts
À obscurcir sa gloire et à ternir la voile
Incandescente qui le mène à l'occident.

YORK

Il a bien l'air d'un Roi. Voyez comme son oeil,
Pareil à l'oeil de l'aigle, étincelle et rayonne
Avec sa majesté. Mais, quel malheur, hélas!
Que le crime ternisse un si brillant éclat.

RICHARD à *Northumberland*

Nous sommes stupéfait. Nous avons dû attendre
Pour voir si tu allais mettre genou à terre,
Car nous pensions toujours que nous étions ton Roi.
Si je le suis toujours, d'où vient que tu oublies
Ces marques de respect, étant en ma présence?
Si je ne le suis pas, où est la main de Dieu
Qui m'a démis de ma fonction de souverain?
Car, nous le savons bien, aucune main de chair
Ne peut un seul instant toucher à notre sceptre
Sans être usurpatrice et même sacrilège.
Et, bien que vous croyez que tous, à votre exemple,
Ont renié leur âme en nous abandonnant
Et que nous sommes seul et privé de fidèles,
Sachez pourtant que Dieu, mon maître tout puissant,
Assemble dans les cieux pour servir notre cause
Des armées de fléaux, et qu'elles frapperont
Votre postérité qui est encore à naître
Pour avoir élevé vos mains sur ma personne,

Et menacé la gloire attachée à mon titre.
Si c'est lui que je vois, dites à Bolingbroke
Que chaque pas qu'il fait ici sur notre terre
Est une trahison. Il est venu ouvrir
Le rouge testament d'une guerre sanglante.
Mais, avant qu'il ait pu me ravir la couronne,
Les mères couronnées par le sang de leurs fils
Empourpreront l'éclat du front de l'Angleterre,
Changeront la fraîcheur de la paix virginale
En une fureur noire, et l'on verra couler
Sur l'herbe des prairies le sang pur des Anglais.

NORTHUMBERLAND

Qu'il plaise au Roi du ciel que le Roi, notre maître,
Évite les horreurs d'une guerre civile
Qu'il semble envisager! Votre noble cousin
Bolingbroke vous fait ici sa révérence.
Il vous fait le serment par la tombe sacrée
Où repose le corps du Roi, votre grand-père,
Et par le sang royal qui coule dans vos veines
- Ce même sang issu d'une source identique -
Et par le bras vaillant de son père Lancastre,
Et par la dignité et l'honneur de sa race,
Qui résumant pour lui tous les serments possibles,
Qu'il n'a d'autre dessein en arrivant ici
Que de faire valoir ses droits, et vous prier
À deux genoux de l'amnistier à l'instant même.
Si votre main royale accorde cette grâce,
Il ordonne aussitôt de mettre bas les armes,
Tous ses chevaux à l'écurie et sa personne
Au service royal de Votre Majesté.
Il vous donne en cela sa parole de prince,
Et j'en réponds moi-même en tant que gentilhomme.

RICHARD

Porte, Northumberland, la réponse du Roi.
Notre noble cousin est ici bienvenu.
À tout ce qu'il réclame en toute loyauté
Nous donnerons satisfaction pleine et entière.
Avec ton éloquence et ta diplomatie
Prie-le de recevoir notre gracieux salut.

à Aumerle

Qu'en dis-tu, mon cousin, n'est-il pas dégradant
De paraître si faible et de céder ainsi?
Nous faut-il rappeler Northumberland pour dire
À ce félon notre mépris, et en mourir?

AUMERLE

Non, monseigneur. Assaillons-le par des paroles
Jusqu'au moment où des amis nous soutiendront.

RICHARD

Ô Seigneur! Ô Seigneur! Faut-il que de ma voix
Qui donna l'ordre un jour de bannir à jamais
Cet homme plein d'orgueil, je me rétracte ici
Par des phrases de paix! Que ne suis-je aussi grand
Que ma désespérance ou moins grand que ma gloire!
Que ne puis-je oublier l'homme que j'ai été,
Ou perdre souvenir de ce que je dois être!
Tu éclates, mon coeur? Je te permets de battre,
Puisque l'on s'est permis de nous battre tous deux.

AUMERLE

Northumberland revient, mandé par Bolingbroke.

RICHARD

Que doit faire le Roi? Faut-il qu'il se soumette?
Le Roi se soumettra. Faut-il qu'il soit déchu?
Il le sera sans murmurer. Faut-il qu'il perde
Jusqu'au titre de Roi? Mon Dieu! Laissons-le fuir.
Je donnerai tous mes bijoux pour un rosaire,
Mon palais somptueux pour un simple ermitage,
Mes vêtements royaux pour les haillons d'un gueux,
Mes coupes ciselées pour une humble écuelle,
Mon sceptre d'or pour un bâton de pèlerin,
Mes sujets et féaux pour deux statues de saints,
Et mon vaste pays pour une étroite tombe,
Étroite, étroite tombe, une tombe oubliée.
Ou plutôt, je veux être enterré sur la route,
Une grand-route ouverte à tous, où mes sujets
Pourront fouler à tout instant le front du Roi.
Ils piétinent mon coeur tout le temps que je vis.
Une fois enterré, je leur offre mon front.
Tu pleures, mon cousin, Aumerle au coeur sensible.
Nous ferons de ces pleurs un redoutable orage,
Y mêlant nos soupirs pour abattre les blés,
Et nos sujets félons connaîtront la famine.
Veux-tu que nous jouions la folie du malheur,
Que nous rivalisions par le nombre des larmes?
Nous les ferons tomber toujours au même endroit
Jusqu'à creuser pour nous deux tombes dans la terre,
Où nous irons dormir, et là, reposeront
Deux cousins dont les yeux ont creusé leur tombeau.
Cela serait plaisant! Allons, je le vois bien,
Tu te moques de moi, et je dis des folies.
Seigneur Northumberland, ô prince très puissant,
Que dit le nouveau Roi? Sa Majesté veut-elle
Laisser Richard en vie avant que Richard meure?
Faites un rond de jambe et Bolingbroke acquiesce.

NORTHUMBERLAND

Seigneur, il vous attend dans votre salle basse
Pour parler avec vous. Vous plaît-il de descendre?

RICHARD

En bas, en bas, j'irai pareil à Phaéton
Qui ne sut pas dompter ses chevaux débridés.
Dans notre salle basse? Là où les Rois s'abaissent
À l'appel des félons jusqu'à leur rendre grâce!
Dans notre salle basse? En bas? A bas le Roi,
Car la chouette ulule en guise d'alouette.

Ils disparaissent des créneaux.

HENRY

Que dit Sa Majesté?

NORTHUMBERLAND

La douleur qu'il éprouve
Le fait déraisonner comme un homme en délire.
Mais le voici qui vient.

Entre le Roi et sa suite.

HENRY

Alignez-vous, messieurs,
Et rendez vos devoirs à votre souverain.
Mon très gracieux seigneur...

Il s'agenouille.

RICHARD

Mon beau cousin, vous dégradez votre genou
En lui faisant baiser la terre qui s'en flatte.
J'aimerais mieux sentir votre amitié sincère
Que de voir devant moi votre humble révérence.
Debout, cousin, debout! Je sais que votre cœur
S'élève jusqu'ici, quand votre dos se courbe.

HENRY

Je viens uniquement pour réclamer mon bien.

RICHARD

Il est à vous, je suis à vous, tout est à vous.

HENRY

Je ne prétends à rien, mon redouté seigneur,
Que je n'aie mérité par mes loyaux services,

RICHARD

Vous le méritez bien. Est digne d'obtenir
Celui qui sait comment on gagne toute chose.
Mon oncle, votre main! Essayez-vous les yeux.
Les pleurs prouvent l'amour mais ne guérissent rien.
Je suis trop jeune, Henry, pour être votre père,
Vous êtes assez vieux pour hériter de moi.
Tout ce que vous voulez, volontiers je le donne.
Nous devons accepter ce que la force impose.
Souhaitez-vous, cousin, que nous partions pour Londres?

HENRY

Oui, monseigneur.

RICHARD

Je ne puis pas vous dire non.

Ils sortent.

SCÈNE 4.

Langley. Le jardin du duc d'York.

Entrent ISABELLE et sa suivante.

ISABELLE

Quel jeu en ce jardin pourrions-nous inventer
Pour chasser les soucis qui pèsent sur mon âme?

LA SUIVANTE

Madame, allons jouer aux boules.

ISABELLE

Je n'y verrai que trop les embûches du monde
Et rouler ma fortune à l'opposé du but.

LA SUIVANTE

Alors, madame, allons danser.

ISABELLE

Mes pieds ne sauraient suivre un rythme d'allégresse
Quand mon cœur ne bat plus qu'au rythme de la peine
Ne dansons pas, ma fille. Essayons autre chose.

LA SUIVANTE

Nous allons nous conter des contes.

ISABELLE

Heureux ou malheureux ?

LA SUIVANTE

Dans un genre et dans l'autre.

ISABELLE

Ni dans l'un ni dans l'autre.

S'ils sont heureux, étant moi-même ici sans joie,
Ils me rappelleront mon trop d'excès de peine,
Et, s'ils sont malheureux, en l'état où je suis,
Du manque de ma joie, ils accroîtront ma peine.
Ce que j'éprouve, il ne faut pas le redoubler,
Et, sur ce qui me manque, il ne faut pas gémir.

LA SUIVANTE

Je vais chanter pour vous.

ISABELLE

Si tu en as envie,
Mais tu me plairais mieux si tu versais des larmes.

LA SUIVANTE

Vous me verriez pleurer si vous en alliez mieux.

ISABELLE

Tu me verrais chanter si j'allais mieux ainsi,
Je n'aurais plus besoin d'implorer une larme.

Entre un jardinier, accompagné de deux hommes.

Mais, taisons-nous. Voici venir les jardiniers.
Nous allons nous cacher à l'ombre de ces arbres.
Je gage mon malheur contre un monceau d'épingles
Qu'ils vont parler de l'Angleterre, et c'est ainsi
Lorsque tout change. Un mal attire un autre mal.

ISABELLE et sa suivante se retirent.

LE JARDINIER

Attache-moi là-bas ces branches d'abricots.
On dirait des enfants qui accablent leur mère,
Ployant sous le fardeau de sa progéniture.
Il faut mettre un tuteur aux rameaux qui se courbent.
Quant à toi, mon gaillard, tu vas, comme un bourreau,
Trancher la tête aux jets qui ont poussé trop vite
Et s'élèvent trop haut dans notre république.
Il faut l'égalité dans ce que l'on gouverne.
Et, pendant ce temps-là, je m'en vais arracher
Les orties, les chiendents qui sucent sans profit
La sève de la terre aux dépens des légumes.

LE PREMIER HOMME

Pourquoi se fatiguer dans ce petit enclos
À maintenir la loi, la discipline et l'ordre,
Et faire voir à tous un domaine parfait,
Quand notre grand jardin aux murailles d'écume,
Recouvert de chardons, laisse étouffer ses fleurs
Ses arbres non taillés, ses haies à l'abandon,
Ses massifs négligés, ses plantes potagères
Rongées par la vermine ?

LE JARDINIER

Allons, n'en parle pas.
Celui qui au printemps a admis le désordre
Est lui-même arrivé à la chute des feuilles.
Son feuillage abritait des plantes parasites
Qui lui suçaient la sève au lieu de l'assister,
Les voilà arrachées, tranchées par Bolingbroke.
J'entends dire par là Bushy, Green et Wiltshire.

LE PREMIER HOMME

Mais comment! Ils sont morts ?

LE JARDINIER

Oui, morts. Et Bolingbroke
S'est emparé du Roi prodigue. Ah! C'est pitié
Qu'il n'ait pas agencé et soigné son royaume

Ainsi que ce jardin. Nous, la saison venue,
Nous incisons l'écorce à nos arbres fruitiers,
De peur que, regorgeant d'une sève trop dense,
Ils ne perdent la vie par excès de santé.
S'il avait su agir ainsi avec les grands,
Ceux-ci auraient porté pour qu'il puisse y goûter
Les fruits de la sagesse. Un rameau superflu
On le tranche au profit d'un rameau qui produit.
Il aurait pu ainsi préserver la couronne
Que par son gaspillage il a laissé tomber.

LE DEUXIEME HOMME

Vous croyez que le Roi va être déposé?

LE JARDINIER

Comme il est renversé, on le déposera
Sans aucun doute. Un messenger, la nuit dernière,
Est venu de la part de notre bon duc d'York
Porteur de lettres alarmantes.

ISABELLE

Oh! J'étouffe à mourir. Il faut que je lui parle.
Jardinier, comme Adam des arbres de l'Éden,
Tu oses proclamer ces sinistres nouvelles !
Quelle Ève, quel serpent ont pu te suggérer
De déchoir à nouveau un homme infortuné?
Pourquoi dis-tu que notre Roi est déposé?
Oses-tu, toi, petit caillou sur cette terre,
Prophétiser sa déchéance. Où, quand, comment
As-tu appris cela? Ah! Parle, misérable!

LE JARDINIER

Madame, pardonnez. Je suis loin d'être heureux
En vous disant cela. Et pourtant je dis vrai.
Le Roi Richard est à présent entre les mains
De Bolingbroke. Et l'on balance leurs destins.
Sur le plateau du Roi, votre seigneur est seul
Avec ses vanités qui n'ont guère de poids.
Mais, sur l'autre plateau, celui de Bolingbroke,
On voit à ses côtés tous les pairs du royaume,
Si bien que sous leurs poids le Roi Richard bascule.
Vous le verrez vous-même en vous rendant à Londres.
Ce que je vous dis là, tout le monde le sait.

ISABELLE

Envoyé du malheur à la course rapide,
N'est-ce pas moi qui doit connaître ton message,
Et qui suis la dernière à l'apprendre? Et tu veux
Que je sois la dernière, et garde pour jamais
Ce chagrin dans mon coeur. Mesdames, suivez-moi
À Londres, cette ville où le roi s'humilie.
Ai-je donc vu le jour pour que mes yeux en pleurs
Ajoutent plus d'éclat au puissant Bolingbroke?
Jardinier, pour m'avoir annoncé ce malheur,
Je souhaite que Dieu dessèche ton jardin.

Elle sort avec ses suivantes

LE JARDINIER

Si ton destin pouvait changer, ma pauvre reine.
J'accepterais que ce jardin fût dévasté!
Mais, puisqu'en cet endroit elle a versé des larmes,
Je sèmerai pour elle ici des ancolies
Qui nous rappelleront les larmes d'une reine.

ACTE IV

Le palais de Westminster.

Entrent HENRY, AUMERLE, NORTHUMBERLAND, PERCY, SURREY, CARLISLE, FITZWATER, WESTMINSTER, et des comparses.

HENRY

Introduisez Bagot.
Et maintenant, Bagot, parle-nous franchement.
Que sais-tu de la mort de notre oncle Gloster?
Qui a poussé le Roi à faire exécuter
Cet ordre sanguinaire avant le temps fixé.

BAGOT

Eh bien, priez le duc d'Aumerle d'approcher.

HENRY

Approchez donc, cousin, et regardez cet homme.

BAGOT

Je vous crois assez fier, monsieur le duc d'Aumerle,
Pour ne pas renier ce que vous avez dit
Lorsque fut arrêté le meurtre de Gloster.
Vous avez dit alors : « Mon bras est assez long.
Ne peut-il pas atteindre, et sans quitter la cour,
La ville de Calais où se trouve mon oncle? »
A cette époque-là, parmi d'autres propos,
Vous avez déclaré que vous refuseriez
D'accepter un cadeau de cent mille couronnes
Plutôt que de laisser revenir Bolingbroke,
Et que ce serait même une bénédiction
S'il mourait en exil.

AUMERLE

Princes, nobles seigneurs,
Comment puis-je répondre à tant d'ignominies?
Dois-je déshonorer l'éclat de ma naissance,
Me rabaisser jusqu'à lui demander raison?
Il me faut m'y résoudre et laver mon honneur
En butte aux calomnies abjectes de cet homme
Je te jette mon gant : c'est ton arrêt de mort
Qui te voue aux enfers. J'affirme que c'est faux,
Et je veux soutenir que tu en as menti
Par le sang de ton cœur, tout indigne qu'il est
De souiller cette lame, insigne de noblesse.

HENRY

Bagot, je t'interdis de relever ce gant.

AUMERLE

Je voudrais qu'après vous l'homme le plus illustre
Ici en cette audience osât me provoquer!

FITZWATER

Si ta valeur requiert l'égalité de rang,
Je te jette ce gant en échange du tien.
Par l'éclat du soleil qui nous éclaire ici,
Je t'ai entendu dire avec forfanterie
Que tu étais l'auteur du meurtre de Gloster.
Si tu le nies cent fois, tu mentiras d'autant
Et tu ravaleras cela jusqu'à ton cœur
Où tout fut médité devant ma lame nue.

AUMERLE

Tu n'oseras jamais en venir jusque-là.

FITZWATER

Je voudrais à l'instant t'affronter ici même.

AUMERLE

Sois maudit, Fitzwater, pour m'avoir provoqué.

PERCY

Tu mens, Aumerle. Et son honneur est aussi pur
Que tu es déloyal en cette altercation.
Et, pour le soutenir, je te jette ce gant.
Je risque contre toi jusqu'au dernier soupir
Le souffle qui m'anime. Ose le ramasser!

AUMERLE

Si je ne le fais pas, que cette main pourrisse,
Et ne puisse jamais brandir un fer vengeur
Sur le casque éclatant d'un de mes adversaires

LE SEIGNEUR

Aumerle, moi aussi je te jette mon gant.
Je te provoque ici pour ces déloyautés
Que ta bouche traîtresse a osé préférer
Sous le soleil. Et ce garant de mon honneur,
Ose le ramasser, si tu as du courage.

AUMERLE

À qui le tour? Je reste seul contre vous tous.
Car j'ai dans ma poitrine un courage assez grand
Pour affronter ici mille hommes comme vous.

SURREY

Monsieur de Fitzwater, je me rappelle bien
Le moment où Aumerle et vous parliez ensemble.

FITZWATER

C'est vrai. Vous étiez là durant notre entretien.
Vous pouvez témoigner que tout ceci est vrai.

SURREY

Aussi faux que le ciel déteste le mensonge!

FITZWATER

J'affirme que tu mens.

SURREY

Petit impertinent!
Ce que tu nies sera pesé par mon épée
Qui me fera justice et saura te punir
Jusqu'à ce que tu sois ainsi que tes mensonges
À quatre pieds sous terre où repose ton père.
Pour ce, voici mon gant, garant de mon honneur.
Relève mon défi si tu as du courage.

FITZWATER

Fou que tu es de cravacher un cheval fou!
Puisque j'ose manger, respirer, boire ou vivre,
J'ose affronter Surrey dans un endroit désert,
Lui cracher au visage et lui dire : « Tu mens, tu mens! »
Voici le gage de ma foi
Par quoi je te réserve un châtement sévère.
Comme il est vrai que j'attends tout du nouveau Roi,
Ce dont j'accuse ici Aumerle est indéniable.
Norfolk disait lui-même en partant pour l'exil
Que deux hommes à toi, Aumerle, étaient partis
Assassiner le duc de Gloster à Calais.

AUMERLE

Quelqu'un de bonne foi me prête-t-il son gant
Norfolk en a menti. Je lui lance un défi,
Qu'il devra relever à son retour d'exil.

HENRY

Restons-en là, messieurs, sur toutes ces querelles

Tant que Norfolk est en exil. Il reviendra,
Et, quoiqu'il soit mon ennemi, je lui rendrai
Ses titres et ses biens. À son retour d'exil,
Nous saurons le contraindre à affronter Aumerle.

CARLISLE

Nous ne verrons jamais la gloire de ce jour.
Car Norfolk en exil s'est battu maintes fois
En Terre de Judée au service du Christ,
Déployant l'étendard de la foi catholique
Devant les Musulmans, les Sarrasins, les Turcs,
Et, las de guerroyer, il a trouvé refuge
En Italie, et, à Venise, il a laissé
Son corps dans une tombe en ce plaisant pays.
Et son âme a rejoint le Christ, son capitaine,
Dont il a si longtemps défendu les couleurs.

HENRY

Comment! Norfolk est mort ?

CARLISLE

Aussi vrai que je vis.

HENRY

Que son âme repose en paix au paradis
De l'auguste Abraham! Quant à vous, messeigneurs,
Vous règlerez vos différents dans quelques jours
Quand nous aurons fixé la date de l'épreuve.

Entre YORK.
YORK

Je te suis envoyé, puissant duc de Lancastre,
Par l'ancien Roi déchu, qui, libre de ses actes,
Te prend pour héritier, et son auguste sceptre
Est la propriété de ta main souveraine.
Accède maintenant au trône qu'il te lègue.
Vive le Roi Henry quatrième du nom!

HENRY

Par la grâce de Dieu, j'accepte la couronne.

CARLISLE

Que Dieu nous en préserve!
Je suis indigne ici d'oser ouvrir la bouche,
Mais c'est moi néanmoins qui détient la parole.
Plût à Dieu qu'il y eût en cette noble audience
Un homme de valeur pour juger dignement
Le noble Roi Richard! Alors la vraie noblesse
Lui apprendrait à s'abstenir de cette offense.
Quel sujet a pouvoir de condamner un Roi?
Qui d'entre vous n'est pas sujet du Roi Richard?
On ne condamne pas un voleur sans l'entendre
Si apparent que soit le vol qu'il ait commis.
Et le représentant de Dieu en ce royaume,
Son défenseur, son capitaine élu par lui,
Consacré, couronné, choisi depuis des siècles,
Serait jugé par ses sujets, ses membres subalternes
Sans qu'il puisse parler? Ne laissez pas, Seigneur,
En un pays chrétien, des âmes rachetées
Commettre un tel forfait avec autant de haine!
Je parle à des sujets, et je parle en sujet,
Poussé par le Seigneur à défendre mon Roi.
Ce seigneur de Herford que vous appelez Roi
Est traître envers le Roi de l'orgueilleux Herford.
Si vous le couronnez, je vous prédis ceci :

Le sang de l'Angleterre engraissera le sol,
Et les siècles futurs gémiront pour ce crime.
La paix ira dormir chez les païens, les Turcs,
Et où régnait la paix des guerres chaotiques
Feront s'entre-tuer les gens de même race.
Le désordre, l'horreur, l'angoisse et la révolte
Vivront ici, et ce pays sera nommé
Terre du Golgotha, terre des crânes d'hommes.
Si vous désunissez ces deux maisons royales,
Vous causerez alors la plus grave discorde
Qui ait jamais eu lieu sur cette terre ingrate.
Évitez-la, rétractez-vous, n'acceptez pas
De peur que vos enfants un jour ne vous maudissent.

NORTHUMBERLAND

Vous avez bien parlé, monsieur. Pour votre peine,
Vous êtes arrêté pour haute trahison,
Monsieur de Westminster, nous vous chargeons ici
De le mettre en lieu sûr jusqu'au jour du procès.
Vous plaît-il, monseigneur, de contenter le peuple?

HENRY

Qu'on amène Richard, afin qu'aux yeux du peuple
Il renonce au pouvoir. En procédant ainsi,
La loi sera pour nous.

YORK

Je m'en vais le chercher.

Il sort.

HENRY

Vous, messieurs, dont je tiens en suspens la querelle,
Promettez de paraître au jour de votre épreuve.
à Carlisle Nous n'avons pas sujet de croire en votre estime,
Et nous espérons peu de votre intercession.

Entrent RICHARD, YORK et des officiers portant la couronne.

RICHARD

Pourquoi, hélas! Suis-je appelé devant un Roi
Avant que soit chassé de mon esprit royal
Ce par quoi je régnais? Je ne sais point encor
Insinuer, flatter, céder, ployer la jambe.
Donnez à la douleur le temps de me guider
Vers cette abdication. Je me souviens pourtant
De ces gens qui m'aimaient. N'étaient-ils pas à moi?
Ne me disaient-ils pas hier : « Je te salue »,
Comme Judas au Christ? Mais lui, parmi douze hommes,
Garda onze amis, moi, sur douze mille, aucun.
Que Dieu sauve le Roi! Nul ne va dire : « Amen »?
Suis-je à la fois prêtre et servant? C'est bien, amen!
Que Dieu sauve le Roi, si je ne le suis plus.
Amen, si le Ciel croit que je le suis toujours.
Pourquoi suis-je appelé ici, pour quel service?

YORK

Pour un acte qu'il faut accomplir de plein gré,
Que, lassé de régner, tu proposas toi-même :
Transmettre le pouvoir ainsi que la couronne
À Henry Bolingbroke.

RICHARD

Donnez-moi la couronne. Ici, cousin, prends-la.
Ici, cousin.
De ce côté, ma main, et, de l'autre, la tienne.
Cette couronne d'or est comme un puits profond

RICHARD II
Version française de Michel Bernardy

Dont les deux seaux vont se remplir à tour de rôle.
Le plus vide est celui qui danse dans le ciel.
Mais l'autre est invisible avec sa charge d'eau.
Je suis au fond du puits ce seau empli de larmes,
Abreuvé de chagrin qui sombre pour ta gloire.

HENRY

Vous abdiquez pourtant sans la moindre contrainte.

RICHARD

Je cède ma couronne, et garde mon chagrin.
Vous pouvez m'enlever ma grandeur et mes armes
Hors ma douleur. Je resterai Roi de mes larmes.

HENRY

J'hérite avec le sceptre une part de vos peines.

RICHARD

Celles que vous prenez n'enlèvent rien aux miennes.
Je suis chargé du poids de mes anciens soucis
Vous vous chargez du poids de vos nouveaux soucis.
Je garde cependant la part que j'abandonne
Qui demeure en mon coeur en suivant la couronne.

HENRY

Enfin êtes-vous prêt à céder le pouvoir?

RICHARD

Ai-je, moi, ce pouvoir, puisque je ne suis rien.
Je n'ai plus ce pouvoir puisque tout t'appartient.
Voyez-moi maintenant que je me désassemble.
Je cède ce fardeau qui me chargeait le front,
Et ce sceptre encombrant que ma main tenait ferme,
Et l'orgueil du pouvoir qui siégeait dans mon coeur.
Moi-même avec mes pleurs j'efface mon saint-chrême.
Moi-même avec mes mains je cède ma couronne.
Moi-même avec mes mots j'anéantis mon sacre,
Moi-même avec ma voix j'annule tout devoir,
J'abjure toute pompe et toute majesté,
Je cède mes manoirs, mes revenus et rentes,
Je renie mes décrets mes statuts et mes actes.
Que Dieu pardonne à ceux qui me parjureront!
Que Dieu protège tous les voeux qu'ils te feront.
À moi qui n'ai plus rien, qu'il donne un rien de trêve.
À toi qu'il donne tout, afin que tout s'achève!
Vis longtemps sur le trône où Richard était Roi.
Richard va reposer dans un cercueil étroit.
Vive le Roi Henry. L'ex-roi Richard le clame.
Que Dieu donne à ses jours une éternelle flamme.
Que reste-t-il de plus ?

NORTHUMBERLAND

Rien sinon la lecture
D'actes d'accusation et de crimes infâmes
Que vous avez commis avec vos courtisans
Contre l'État et l'intérêt du territoire,
Afin que tous les coeurs par votre confession
Puissent juger qu'on vous dépose avec justice.

RICHARD

Le faut-il faire? Et me faut-il tirer de moi
Le fil de mes folies? Noble Northumberland,
Si tes crimes étaient consignés devant toi,
N'aurais-tu pas de honte en cette belle audience
D'en lire l'inventaire? Et, si tu le faisais,
Tu trouverais alors un article cruel

Qui fixe pour toujours l'abdication d'un Roi,
Qui détruit le pouvoir d'un serment solennel
Dont la trace ternit le grand livre de Dieu.
Oui, et vous tous qui êtes là, et m'observez,
Tandis que je me bats contre mon infortune,
Bien que certains, les mains lavées comme Pilate,
Font montre de pitié, c'est pourtant vous, Pilates,
Qui m'avez condamné à cette amère croix.
Et l'eau ne vous peut laver de votre péché.

NORTHUMBERLAND

Monseigneur, hâtez-vous. Lisez-là ces articles.

RICHARD

Mes yeux sont pleins de pleurs, et je ne puis rien lire.
Pourtant le sel ne peut les aveugler au point
De ne plus voir ici ce ramassis de traîtres.
Et si même vers moi je tourne mon regard,
Je me trouve pareil aux traîtres qui m'entourent,
Car j'ai donné ici mon âme en acceptant
Que soit privé de sa grandeur le corps du Roi,
Que vile soit la gloire, esclave un souverain,
Soumis l'orgueil d'un Roi, sujet l'homme d'État.

NORTHUMBERLAND

Mon seigneur...

RICHARD

Non, non! Pas ton seigneur, homme présomptueux.
Ni seigneur de personne. Aucun nom, aucun titre,
Pas même le prénom reçu à mon baptême
Qui ne soit usurpé! Hélas! Pénible jour,
Où, ayant épuisé le cours de tant d'hivers,
Je ne sais maintenant de quel nom m'appeler!
Ah! Que ne suis-je un Roi dérisoire de neige
Exposé aux rayons du soleil Bolingbroke
Pour disparaître alors en mille gouttes d'eau!
Bon Roi, grand Roi, dont la bonté n'est pas très grande,
Si mon désir garde un crédit en Angleterre,
Permettez qu'on m'apporte un miroir ici même,
Qui ne puisse montrer le visage que j'ai
Depuis que j'ai failli à ma tâche de Roi.

HENRY

Allez, quelqu'un de vous, lui chercher un miroir.

Sort un serviteur.

NORTHUMBERLAND

Lisez donc ce papier tandis qu'on vous l'apporte.

RICHARD

Démon, avant l'enfer, déjà tu me tourmentes.

HENRY

Ne le contraignez pas, seigneur Northumberland.

NORTHUMBERLAND

Le peuple sera loin d'en être satisfait.

RICHARD

Il le sera, et j'en lirai suffisamment
Quand je verrai en vérité le livre même
Où sont inscrits tous mes péchés. Je suis ce livre.

On lui apporte un miroir.

Donnez-moi ce miroir. C'est là que je veux lire.
Quoi! Rien ne s'est creusé? La douleur a donc pu
Attaquer si souvent les traits de ce visage

Sans y creuser de ride? Ô miroir trop flatteur,
Pareil aux courtisans de ma gloire passée,
Tu sais bien me tromper! Est-ce là le visage
De l'homme dont le toit toujours hospitalier
Gardait dix mille vies? Est-ce là ce visage
Qui pareil au soleil faisait cligner les yeux?
Visage qui fit face à toutes les folies,
Et qui enfin fut effacé par Bolingbroke?
Il brille en ce visage une gloire fragile,
Aussi fragile que la gloire est ce visage,

Il brise le miroir en le jetant à terre.

Car le voilà brisé en un millier d'éclats.
Remarque, Roi muet, la leçon d'un caprice.
Ma douleur a détruit tout à coup mon visage.

HENRY

L'ombre de la douleur a détruit devant vous
L'ombre de ce visage.

RICHARD

Oh! redis-moi cela.
L'ombre de ma douleur? Laisse-moi y rêver.
Cela est vrai. Tout mon chagrin demeure en moi.
Et tout ce qui s'exprime en matière de plaintes
Est l'ombre seulement d'un invisible deuil,
Qui submerge en secret mon âme déchirée.
C'est là que tout se tient. Je te rends grâce, Roi,
De ta grande bonté. Non seulement tu donnes
Une cause à mes pleurs, mais tu m'apprends encore
A pleurer cette cause. Exauce une autre grâce.
Après, je partirai pour ne plus vous troubler.
Mais vais-je l'obtenir?

HENRY

Beau cousin, quelle est-elle?

RICHARD

Quoi! "Beau cousin"! Me voici donc plus grand qu'un Roi,
Car, lorsque j'étais Roi, tous ceux qui me flattaient
N'étaient alors que mes sujets, étant sujet,
J'ai à présent un Roi ici comme flatteur.
Étant si grand, qu'ai-je besoin de quémander.

HENRY

Demandez-moi.

RICHARD

Mais recevrai-je?

HENRY

Oui-da.

RICHARD

Permettez-moi de m'en aller.

HENRY

Où donc ?

RICHARD

Selon votre désir, mais loin de vos regards.

HENRY

Vous autres donc, convoyez-le jusqu'à la Tour.

RICHARD

Ciel! Convoyer! Vous venez tous à mon convoi
Vous qui vous élevez par la chute d'un Roi!

Il sort, escorté de seigneurs et de gardes.

HENRY

Que mercredi prochain se déroule avec faste
Notre couronnement. Messieurs, tenez-vous prêts.

Tous sortent sauf WESTMINSTER, CARLISLE et AUMERLE.

WESTMINSTER

Nous avons vu ici un bien triste spectacle.

CARLISLE

Malheur à l'avenir! Tous les enfants à naître
Ressentiront ce jour comme une épine amère.

AUMERLE

Vénérables prélats, y a-t-il un moyen
De détourner du ciel cette malédiction?

WESTMINSTER

Seigneur,
Avant de vous livrer le fond de ma pensée,
Je tiens à vous entendre ici prêter serment
De garder le secret, et d'accomplir en outre
Un certain nombre de projets que je médite.
Je vois que vos regards sont pleins d'indignation,
Vos coeurs lourds de chagrin, et vos yeux pleins de larmes
Venez souper chez moi. Je vous exposerai
Un plan dont le succès vous rendra tous heureux.

Ils sortent.

ACTE V
SCÈNE 1.

Londres. Une rue.

Entrent ISABELLE et ses suivantes.

ISABELLE

Nous allons voir le Roi passer dans cette rue
Qui monte vers la Tour que fit bâtir César.
Dans ses murs de granit, mon seigneur détrôné
Sera le prisonnier du cruel Bolingbroke.
Reposons-nous ici, si ce pays rebelle
Offre un lieu de repos à l'épouse du Roi.

Entre RICHARD sous escorte.

Mais voyez là! Ou plutôt non, ne voyez pas
Cette fleur desséchée. Mais si! Levez les yeux
Afin que la pitié la couvre de rosée,
Et lui rende la vie par des larmes d'amour.
Toi, ruines d'une ville ainsi que Troie hier,
Emblème de l'honneur, tombe du Roi Richard,
Richard qui n'est plus Roi, splendide lieu d'asile,
Pourquoi héberges-tu le désespoir amer
Quand le triomphe loge en une infâme auberge?

RICHARD

Femme, n'épouse pas le chagrin qui m'accable,
Tu me ferais mourir. Mais sache, ma chère âme,
Que tout notre bonheur était un rêve heureux
Dont nous réveillons pour cette vérité
Que nous voyons enfin. Mon frère inséparable
Est le mauvais destin. Et nous sommes tous deux
Liés jusqu'à la mort. Trouve refuge en France,
Et disparais du monde en quelque monastère.
Il nous faut regagner au ciel une couronne
Que nous avons perdue sur terre par faiblesse.

ISABELLE

Est-ce là mon Richard dont l'âme et le corps
Ont changé de nature? Es-tu par Bolingbroke
Privé de ta pensée? Loge-t-il dans ton coeur?
Le lion en mourant lance du moins ses griffes,
Et lacère le sol dans sa rage impuissante

D'être vaincu. Et tu prétends, comme un enfant,
Te soumettre en douceur, embrasser le fouet,
Plier devant l'outrage avec humilité,
Toi qui es le lion, le Roi des animaux?

RICHARD

Le Roi des animaux! Si je l'avais été,
Je règnerais peut-être encore sur des hommes.
Ma reine d'un moment, regagne ton pays.
Pense que je suis mort, que tu entends de moi,
Comme à mon lit de mort, mon adieu à la vie.
Et, le soir en hiver, assieds-toi près de l'âtre
Avec de vieilles gens pour te laisser conter
Les contes malheureux d'un passé révolu,
Et, en guise d'adieu, pour répondre à leurs plaintes,
Raconte-leur alors ma lamentable histoire,
Et qu'ils aillent dormir en pleurant dans leur lit,
Parce que les tisons seront peut-être émus
Par l'accent douloureux de ta voix émouvante,
Ils pleureront alors en éteignant le feu,
Et, recouverts de cendre, ils porteront le deuil
D'un Roi dépossédé de ses droits légitimes.

Entre NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND

Bolingbroke, seigneur, vient de changer d'avis.
Vous allez à Pomfret, et non pas à la Tour.
Et, quant à vous, madame, il vous intime l'ordre
De partir sur-le-champ pour le pays de France.

RICHARD

Northumberland, c'est toi qui as servi d'échelle
À Bolingbroke, et qui l'a fait monter au trône.
Le siècle vieillira de quelques jours à peine
À partir de ce jour avant que ton péché
Crève comme un abcès. Et tu estimeras
Que, même s'il partage avec toi son royaume,
Il te doit tout, et que ta part est trop petite.
Il pensera que toi qui connais le moyen
De renverser les Rois, tu trouveras encore,
Pour peu que l'on t'y pousse, un moyen aussi sûr
Pour lui ravir de même un pouvoir qu'il usurpe.
L'amitié des méchants a pour base la crainte.
La crainte devient haine, et la haine les pousse
À redouter l'un l'autre une mort qu'ils méritent.

NORTHUMBERLAND

J'assumerai mon châtement. N'en parlons plus.
Faites donc vos adieux. Il est temps de partir.

RICHARD

C'est un double divorce, et vous brisez d'un coup
Deux alliances sacrées : celle de ma couronne
Et celle que portait la reine mon épouse.
Brisons par un baiser le lien qui nous unit.
Mais non, car un baiser a sacré notre union.
Sépare-nous, Northumberland, moi, vers le nord,
J'irai glacer mon âme et mourir de langueur,
Ma femme vers la France, où elle a tout quitté
Pour me rejoindre ici comme un jour de printemps
Et repartir ainsi qu'un triste soir d'automne.

ISABELLE
Faut-il nous séparer? Faut-il nous désunir?

RICHARD
Mon coeur loin de ton coeur, ma main loin de ta main.

ISABELLE
Bannissez-nous tous deux pour nous laisser ensemble.

NORTHUMBERLAND
L'amour le permettrait, mais non la politique.

ISABELLE
Laissez-moi donc le suivre en quelque lieu qu'il aille.

RICHARD
Pour n'avoir tous les deux qu'une seule douleur?
Non, pleure-moi en France, et je te pleure ici.
Mieux vaut nous séparer que d'être ensemble en larmes.
Tes soupirs et mes pleurs jalonnent nos routes.

ISABELLE
Le chemin le plus long sera le plus pénible.

RICHARD
Si le mien est plus court, ma charge sera double,
Et le poids de mon coeur ralentira ma route.
Allons, cessons de caresser notre douleur.
En l'épousant, son mal nous durera toujours.
Que ce baiser d'adieu ferme à jamais nos bouches.
Je te donne mon coeur, et je garde le tien.

ISABELLE
Redonne-moi mon coeur. Ce serait mal à moi
De détruire ton coeur en le gardant pour moi.

Elle l'embrasse.
Et maintenant que j'ai repris mon coeur, adieu.
Il cessera de battre à force de pleurer.

RICHARD
Ne faisons pas durer ce jeu qui nous déchire,
Adieu, amour. Notre douleur dira le reste.

Ils sortent.

SCÈNE 2.

Le palais du duc d'York.

Entrent YORK et la duchesse.

LA DUCHESSE D'YORK

J'attends de vous, seigneur, la fin de ce récit
Que vous avez interrompu par tant de larmes.
Quel a été l'accueil de vos neveux à Londres?

YORK

Où en étais-je ?

LA DUCHESSE D'YORK

À ce moment si lamentable
Où, du haut des maisons, des goujats sans vergogne
Ont jeté sur Richard toutes sortes d'ordures.

YORK

Je disais que le duc, le puissant Bolingbroke,
Monté sur un cheval intrépide et fougueux
Qui semblait partager l'ambition de son maître,
Poursuivait à pas lents sa marche solennelle
Tandis que tous criaient : « Dieu sauve Bolingbroke ! »
On aurait dit que les fenêtres s'animaient
Tant les jeunes et vieux se pressaient ardemment

Pour dévorer des yeux à toutes les croisées
Le visage d'Henry. On voyait tous les murs
Couverts de monde et d'inscriptions qui tous disaient :
Tandis qu'il s'inclinait vers les uns et les autres,
Penchant sa tête nue plus bas que la crinière,
En disant à chacun : « Merci, mes chers amis. »
Et, saluant le peuple, il poursuivait sa marche.

LA DUCHESSE D'YORK

Hélas! Pauvre Richard ! Où était-il alors?

YORK

Ainsi qu'on voit les yeux du public au théâtre,
Dès qu'un acteur en vogue abandonne la scène,
Se tourner sans plaisir vers l'autre acteur qui entre,
Et suivre ce qu'il fait avec indifférence,
Ainsi les yeux du peuple avec plus de mépris
Considéraient Richard, sans dire : « Dieu te garde ! »
Aucune voix ne souhaitait sa bienvenue.
On lui jetait plutôt de la cendre au visage
Qu'il secouait avec un si noble chagrin,
Luttant contre ses pleurs et souriant toujours,
Exprimant sa douleur et sa résignation,
Que si, dans son dessein, Dieu n'avait endurci
Les coeurs, ils auraient dû verser sur lui des larmes,
Et la pitié aurait touché leur barbarie.
Le ciel a tout pouvoir sur les événements,
Nous devons nous soumettre à ses puissants décrets.
Nous sommes maintenant sujets de Bolingbroke.
Je défendrai pour lui l'honneur et la couronne.

LA DUCHESSE D'YORK

Voici mon fils Aumerle.

YORK

Il était duc d'Aumerle.

Il a perdu ce titre en soutenant Richard.
Il n'est plus maintenant que comte de Rutland.
J'ai dû au parlement répondre de sa foi,
Et de sa loyauté envers le nouveau Roi.

Entre AUMERLE.

LA DUCHESSE D'YORK

Bonjour à toi, mon fils. Quels sont les perce-neige
Qui orneront les prés de ce nouveau printemps?

AUMERLE

Je n'en sais rien, madame, et n'en n'ai point souci.
Dieu sait que je n'ai point désir d'être du nombre.

YORK

Acceptez la venue de ce nouveau printemps
De peur d'être fauché avant le temps voulu.
Tout est-il préparé à Oxford pour les fêtes?

AUMERLE

Je le crois, monseigneur, autant que je le sache.

YORK

Vous devez y paraître.

AUMERLE

Ainsi-soit-il, j'irai.

YORK

Quel est ce parchemin que tu portes sur toi?
Tu changes de couleur? Montre-moi ce papier.

AUMERLE

Ce n'est rien, monseigneur.

YORK

Alors on peut le voir.
Je veux en être instruit. Montre-moi ce papier.

AUMERLE

Pardonnez-moi, seigneur, veuillez m'en excuser.
Il s'agit d'une affaire assez peu conséquente
Que, pour certains motifs, je dois tenir secrète.

YORK

Pour ces mêmes motifs, monsieur, j'entends le voir.
Ah! j'ai peur, j'ai grand-peur...

LA DUCHESSE D'YORK

De quoi auriez-vous peur?
Ce n'est rien qu'un billet qu'il a souscrit sans doute
Pour l'achat d'un costume en ces journées de fête.

YORK

Un billet au porteur? Mais à quoi lui sert-il
S'il le porte sur lui? Allons, vous êtes folle.
Montre-moi ce billet.

AUMERLE

Pardonnez-moi, car je ne puis vous le montrer.

YORK

Je veux en être instruit. Montre-le, je l'ordonne.

Il arrache le papier et le lit.

L'ignoble trahison! Infâme! Fourbe! Traître!

LA DUCHESSE D'YORK

Mais de quoi s'agit-il?

YORK

Holà! Holà! Quelqu'un!

Entre un domestique.

Va seller mon cheval.

Mon Dieu, protégez-nous de cette trahison!

LA DUCHESSE D'YORK

Mais, voyons, qu'y a-t-il?

YORK

Va seller mon cheval. Apporte-moi mes bottes

Sort le domestique.

Sur mon honneur et sur ma vie, et sur ma foi,
J'entends te dénoncer, vaurien.

LA DUCHESSE D'YORK

Mais qu'y a-t-il?

YORK

Tais-toi, femme stupide!

LA DUCHESSE D'YORK

Je ne me tairai pas. Mais qu'y a-t-il, Aumerle?

AUMERLE

Restez calme, ma mère. Il ne m'en coûtera
Rien de plus que la vie.

LA DUCHESSE D'YORK

Rien de plus que la vie?

YORK

Je vais trouver le Roi. Qu'on m'apporte mes bottes!

Un domestique apporte les bottes.

LA DUCHESSE D'YORK

Aumerle, chasse-le. As-tu perdu l'esprit?
Hors d'ici, mécréant! Je ne veux plus te voir.

YORK

Non, Passe-moi mes bottes.

Le domestique s'exécute, et sort.

LA DUCHESSE D'YORK

Eh bien! Que vas-tu faire?

Et je lui ai parlé des fêtes qu'on prépare.

HENRY

Et qu'a-t-il répondu?

PERCY

C'est alors qu'il m'a dit qu'il irait au bordel
Pour y chercher le gant de la pire catin
Qu'il porterait comme un trophée, avec lequel
Il désarçonnerait le meilleur des champions.

HENRY

Bravache et corrompu! Pourtant, malgré cela,
Je vois une lueur d'espoir qui, avec l'âge,
Pourra briller un jour. Mais qui vient en ce lieu?

Entre AUMERLE.

AUMERLE

Où est le Roi?

HENRY

Que veut notre cousin avec ses yeux hagards
Et cet air effaré?

AUMERLE

Que Dieu soit avec vous! Seigneur, je vous supplie
De m'accorder ici un entretien privé.

HENRY

Qu'on se retire donc, et qu'on nous laisse seuls.

Tous sortent sauf HENRY et AUMERLE.

AUMERLE

Et maintenant, quel est l'objet de ta visite?

AUMERLE

Souffrez que mes genoux prennent racine en terre,
Que ma langue demeure inerte dans ma bouche,
Tout le temps qu'il faudra pour obtenir ma grâce.

HENRY

Es-tu coupable en intention ou en action?
Si c'est en intention, si vil que soit le crime,
Je te pardonne afin que tu me sois fidèle.

AUMERLE

Alors, permettez-moi de clore cette porte
Pour tout vous révéler sans être interrompu.

HENRY

Agis comme il te plaît.

AUMERLE ferme la porte à clef. YORK frappe à la porte.

YORK derrière la porte.

Prends garde, monseigneur! Il va de ta vie.
Tu as devant les yeux le visage d'un traître.

HENRY

J'aurai raison de toi.

Il tire son épée.

AUMERLE

Retiens ta main. Tu n'as pas lieu de te venger.

YORK derrière la porte

Ouvre cette porte, ô Roi trop téméraire.
Faut-il pour te sauver que je désobéisse?
Ouvre donc cette porte ou je vais l'enfoncer.

HENRY *ouvre la porte à YORK, et la referme à clef.*

HENRY

Mais de quoi s'agit-il? Parlez, je vous écoute.
Reprenez votre souffle. Un péril est donc proche,
Qu'il nous faut prévenir afin d'y échapper?

YORK

Jette tes yeux sur ce papier, tu connaîtras
L'infâme trahison que j'ai peine à te dire.

AUMERLE

En lisant, souviens-toi, seigneur, de ta promesse.
Je me repens. Ne lis donc pas ma signature.
Jamais mon coeur ne fut complice de ma main.

YORK

Ton coeur était complice avant que tu ne signes.
Il avait ce papier sur son coeur, ô mon Roi.
La peur et non l'amour le fait se repentir.
Sois sans pitié pour lui, de peur que ta pitié
Ne devienne un serpent qui te perce le coeur.

HENRY

Ô l'infâme complot, redoutable, audacieux!
Ô toi, père loyal d'un fils conspirateur!
Toi, source d'eau limpide aux reflets d'argent pur
D'où ce fleuve a coulé en des lieux pleins de fange
Jusqu'à dénaturer le courant qui t'anime!
L'excès de ta vertu s'est transformé en vice,
Mais ton coeur vertueux pourra seul excuser
La monstrueuse erreur de ton fils misérable.

YORK

Et ma seule vertu qui garantirait son crime.
Il a dilapidé mon honneur par la honte
Ainsi qu'un fils ingrat le trésor de son père.
Mon honneur ne peut vivre avec son déshonneur.
Sinon son déshonneur fera honte à ma vie.
S'il vit, je ne puis vivre, et, si tu lui fais grâce,
Un traître a la vie sauve, et un juste se meurt.

LA DUCHESSE D'YORK *derrière la porte*

Mon souverain, au nom du ciel, ouvrez la porte.

HENRY

Mais quelle est cette voix qui crie à cette porte?

LA DUCHESSE D'YORK *derrière la porte*

Une femme, grand Roi, ta tante qui est là.
Écoute-moi, je t'en supplie, ouvre la porte!
C'est la première fois que tu me vois mendier,

HENRY

La scène va changer. Le ton était sérieux,
Voici la parodie : "La mendicante et le Roi".
Redoutable cousin, ouvrez à votre mère.
Je sens qu'elle est venue plaider pour votre grâce.

YORK

Si tu pardonnes, Roi, quand quelqu'un te supplie,
Cette clémence entretiendra de nouveaux crimes.
Tranche la tête au mal pour la santé du reste.
Épargne-le, et tu verras tout se corrompre.

Entre la DUCHESSE D'YORK.

LA DUCHESSE D'YORK

Ô Roi, n'écoute pas cet homme au coeur de pierre!
S'il n'aime pas son fils, qui donc peut-il aimer?

YORK

Que viens-tu faire ici, ô femme frénétique?
Veux-tu nourrir ce traître avec tes seins flétris?

LA DUCHESSE D'YORK

Calme-toi mon époux. Écoutez-moi, mon Roi.

Elle s'agenouille.

HENRY

Ma tante, levez-vous.

LA DUCHESSE D'YORK

Je viens te supplier.

Je préfère à jamais marcher sur les genoux,
Ne jamais contempler l'éclat du paradis
Si tu ne consens pas à me rendre la joie
En accordant ta grâce à mon fils déloyal.

AUMERLE *s'agenouillant*

Je me jette à vos pieds aux côtés de ma mère.

YORK *s'agenouillant*

Je m'agenouille aussi mais contre leurs prières.
Malheur à toi si tu accordes ton pardon.

LA DUCHESSE D'YORK

Le pense-t-il vraiment ? Regardez son visage.
Ses yeux sont restés secs, il joue à supplier.
Les mots lui sortent de la bouche et nous du coeur.
Il parle mollement, et souhaite un refus.
Nous vous prions de notre coeur, du fond de l'âme.
Ses jambes fatiguées voudraient se redresser.
Nous resterons agenouillés, enracinés.
C'est par hypocrisie qu'il se jette à vos pieds,
Nous par sincérité, par zèle et par ferveur.
Nos prières sont vraies. Daignez leur accorder
La clémence promise à ceux qui sont sincères.

HENRY

Relevez-vous.

LA DUCHESSE D'YORK

Ne dites pas : « Relevez-vous. »
Dites d'abord : « Je vous pardonne » et « Levez-vous ».
Si j'avais dû t'apprendre à parler tout enfant,
Tu aurais dit pardon avant tout autre mot.
C'est la première fois qu'un mot m'est nécessaire.
Dis : « Je pardonne », Roi. Que la pitié t'inspire.
Et, si ce mot est bref, il est d'autant plus doux.
Aucun mot ne l'égale en la bouche des Rois.

YORK

Parle-leur en français. Dis-leur : « Pardonnez-moi ».

LA DUCHESSE D'YORK

Tu lui apprends à pardonner à contresens?
Ah! Mon cruel mari, dont le coeur est si dur,
Qui trouve dans ce mot le mot qui s'y oppose!
Dis-nous ce mot comme on l'entend dans ce pays
Nous ne comprenons pas les jeux de mots français.
Tu le dis par les yeux. Que ta bouche le dise.
Ou que ton coeur compatissant t'ouvre l'oreille
Afin qu'en entendant le cri de nos prières
Tu redises ce mot que la pitié t'inspire.

HENRY

Relevez-vous.

LA DUCHESSE D'YORK

Je ne veux pas me relever.

C'est le pardon que je quémande à tes genoux.

HENRY

Je lui pardonne ainsi que Dieu sait pardonner.

LA DUCHESSE D'YORK

L'heureux succès que l'on obtient qu'à deux genoux!
Mais je tremble de peur. Redis-le-nous encore.
Si tu le dis deux fois, tu n'as qu'un seul pardon,
Mais tu le rends beaucoup plus fort.

HENRY

De tout mon coeur.

Je lui pardonne.

LA DUCHESSE D'YORK

Ô Roi, tu es un dieu sur terre.

Elle se relève.

HENRY

Quant à l'abbé de Westminster, à mon beau-frère,
Et aux autres qui ont conspiré contre moi,
Je lâcherai sur eux une meute féroce.
Vous enverrez, mon oncle, un groupe de soldats
À Oxford et partout où ces traîtres se cachent.
Je jure qu'ils n'ont plus beaucoup de temps à vivre,
Que je m'en saisirai en quelque lieu qu'ils soient.
Adieu, mon oncle. A vous aussi, cousin, adieu.
Votre mère sait bien plaider. Soyez fidèle.

Ils sortent.

SCÈNE 4.

Même lieu.

Entrent EXTON et un homme.

EXTON

N'as-tu pas entendu les mots qu'a dit le Roi?
N'a-t-il pas dit cela ?

L'HOMME

Ce sont ses propres mots.

EXTON

« N'ai-je pas un ami ? » a-t-il dit par deux fois.
Et, chaque fois en insistant, n'est-il pas vrai?

L'HOMME

C'est vrai.

EXTON

Et, en disant cela, il me fixait des yeux,
Comme s'il me disait : « Je voudrais bien que toi,
Tu m'arraches du coeur l'objet de mes alarmes. »
Et il songeait au Roi à Pomfret. Allons-y.
Je suis l'ami du Roi, j'abats son adversaire.

SCÈNE 5.

Un cachot à Pomfret.

Entre RICHARD.

RICHARD

Je cherche sans relâche à comparer ici
Cette prison où je séjourne avec le monde.
Mais, parce que le monde est peuplé de mortels,
Et qu'il n'est point ici d'autre homme que moi-même,
Je n'y puis parvenir. J'en veux trouver l'issue.
Cette cervelle mienne épouse mon esprit.
Mon esprit est le père, et il fait naître d'elle
Des pensers par milliers, qui en engendrent d'autres.
Et ces mêmes pensers peuplent ce petit monde
De caprices pareils aux peuples de ce monde,
Où nul n'est satisfait. Les pensers les plus nobles,

Ayant Dieu pour objet, sont tout entremêlés
D'incertitude. On voit s'opposer la parole
À la parole même :
Ici, "Viennent à moi tous les enfants", ailleurs,
"La route est difficile, autant pour un chameau
Se glisser comme un fil par le chas d'une aiguille."
L'esprit d'outrecuidance incite à concevoir
Des actes insensés, comme si, de ces ongles,
Je pouvais faire brèche en ces parois de pierres,
Ces murs de mon cachot, inexorable monde.
N'ayant point ce pouvoir, il meurt de son orgueil.
L'esprit d'humilité se conforte soi-même
En songeant qu'on n'est pas le premier à souffrir,
Non plus que le dernier. Ainsi voit-on des gueux,
Assis au pilori qui modèrent leur honte
En pensant que beaucoup s'y sont assis déjà.
Cette seule pensée les soulage un moment.
Ils reportent ainsi le poids de leur supplice
Sur ceux qui l'ont déjà enduré avant eux.
Ainsi, tout seul, je joue beaucoup de personnages,
Et nul n'est satisfait. Quelquefois je suis Roi,
Mais, voyant des complots, je préfère être gueux,
Aussitôt je le suis. Mais, face à la misère,
Je regrette le temps meilleur où j'étais Roi.
Aussitôt je le suis, et j'en viens à penser
Que je suis détrôné par Henry Bolingbroke,
Et je ne suis plus rien. Qui que je sois pourtant,
Ni moi, ni aucun homme, autant qu'on puisse l'être,
Ne sommes satisfaits de rien, jusqu'à vouloir
N'être plus rien. Mais j'entends là de la musique.
Ah! respectez le rythme! Il m'est odieux d'entendre
Un rythme syncopé qui manque de mesure.
De même en notre vie la musique a son rythme.
C'est là que mon oreille est la plus délicate.
J'entends si l'air est faux, si l'on perd la mesure.
Dans le concert de mon État et de mon siècle,
J'ai perdu le ton juste ainsi que la mesure.
J'ai gaspillé le temps, et le temps me détruit.
Il m'oblige à présent à être son horloge,
Et mes pensers sont des minutes. Mes soupirs
Scandent tous les quarts d'heure au cadran de mes yeux,
Où je porte l'index, comme une aiguille horaire,
Et, quatre fois par heure, il y sèche des larmes.
Le carillon qui sonne et fait connaître l'heure
Est en moi les sanglots qui frappent sur mon cœur,
Et le font résonner. Soupirs, larmes, sanglots,
Sont les signes du temps que je passe. Et ce temps
Se hâte pour la joie dont jouit Bolingbroke,
Tandis que je suis là déraisonnant sur l'heure.
Cette musique me rend fou! Qu'elle se taise!
On dit qu'elle a pouvoir de rendre sains les fous,
Je crois qu'elle rend fous les hommes de bon sens.
Que béni soit pourtant celui qui joue cet air!
C'est un signe d'amour, et l'amour pour Richard
Est un joyau sans prix en ce monde de haine.

Entre un palefrenier.

LE PALEFRENIER

Bonjour, prince royal!

RICHARD

Merci, noble seigneur!

Je te rends la monnaie d'un salut sans valeur.
Mais qui es-tu? Pourquoi viens-tu dans ce cachot
Où personne ne vient qu'un triste oiseau de nuit
Qui m'apporte à manger pour que je reste en vie?

LE PALEFRENIER

J'étais aux écuries ton palefrenier, Roi,
Tout le temps de ton règne. En me rendant à York,
J'ai obtenu la permission, mais non sans mal,
De revoir un instant celui qui fut mon maître.
Oh! J'avais le coeur lourd lorsque j'ai assisté
À ce couronnement dans ta ville de Londres,
Où Bolingbroke a enfourché ton cheval barbe,
Celui que si souvent tu chevauchais toi-même,
Mon cheval préféré que je soignais si bien.

RICHARD

Il chevauchait mon cheval barbe? Ami, dis-moi.
Quelle allure avait-il?

LE PALEFRENIER

Il trotta fièrement en dédaignant la terre.

RICHARD

Il était fier d'avoir pour maître Bolingbroke!
Cette rosse a mangé dans mes deux mains royales.
Ce cheval était fier d'être flatté par moi.
Il n'a donc pas bronché? Il n'a pas trébuché
Pour faire choir l'orgueil et renverser à terre
Cet homme plein d'orgueil qui ose l'enfourcher.
Pardonne-moi, cheval. Pourquoi m'en prendre à toi?
Tu as été créé pour être dominé.
Tu nais pour porter l'homme. Et, sans être un cheval,
Je dois pourtant porter ma charge comme un âne,
Talonné, harcelé, fourbu par Bolingbroke.

Entre le geôlier, un plat à la main.

LE GEÔLIER

Sors d'ici, camarade, il est temps de partir.

RICHARD

Si tu m'aimes, va-t-en. Le moment est venu.

LE PALEFRENIER

Ce que je ne dis pas, mon coeur vous le dira.

Sort le palefrenier.

LE GEÔLIER

Monseigneur, vous plaît-il de manger un morceau?

RICHARD

Goûte d'abord toi-même, ainsi que de coutume.

LE GEÔLIER

Je n'ose pas, seigneur, car le seigneur d'Exton
Envoyé par le Roi, m'interdit de le faire.

RICHARD

Que le diable t'emporte, et Henry de Lancastre!
Ma patience est à bout. Je suis exténué.

LE GEÔLIER

Au secours! Au secours!

Entrent EXTON et des hommes armés.

RICHARD

Ainsi la mort a des moyens considérables!

Tu as en main, maraud, l'instrument de ta mort.
Il arrache une arme à l'un des assassins, et le tue.

Toi aussi, va remplir un cachot en enfer!
Il en tue un autre. EXTON le frappe dans le dos.

Cette main brûlera dans le feu éternel
Pour m'avoir abattu. Exton, ta main perverse
A profané ma terre où moi, le Roi, je saigne.
Élève-toi, mon âme, et siège au paradis,
Tandis que cette chair s'abîme sur la terre.

Il meurt.
EXTON

Sa valeur était grande autant que sa noblesse.
J'ai tout détruit d'un coup. Ma cause est-elle juste?
Le démon me disait que je devais le faire.
Il me dit maintenant que j'irai en enfer.
J'emporte ce Roi mort pour que vive le Roi.
Portez les autres corps. Enterrez-les ici.

Ils sortent.

SCÈNE 6.

Le château de Windsor.

Fanfare. Entrent HENRY, YORK, des seigneurs.

HENRY

Nous apprenons, mon oncle, aux dernières nouvelles
Que les conspirateurs ont détruit par le feu
Cirencester près des collines de Cotswold.
Mais nous ne savons pas s'ils sont ou non captifs

Entre NORTHUMBERLAND.

Bonjour, Northumberland. Avez-vous des nouvelles?

NORTHUMBERLAND

Je présente d'abord tous mes vœux pour ton règne.
Apprenez maintenant que vous verrez à Londres
La tête des félons qu'on a décapités.
Pour le détail de leur capture, il vous suffit
De lire ce papier où tout est exposé.

HENRY

Merci Northumberland, et, pour ce bel exploit,
Tu recevras de moi tout ce que tu mérites

Entre FITZWATER.

FITZWATER

Seigneur, j'ai expédié hier d'Oxford à Londres
Les têtes de Brocas et de Bennet Seely,
Deux dangereux conspirateurs qui se liguèrent
Pour vous assassiner au prochain jour de fête.

HENRY

Je n'oublierai jamais ton zèle à mon égard,
Et reconnais aussi ton mérite, crois-le.

Entrent PERCY et CARLISLE.

PERCY

Le chef des conjurés, l'abbé de Westminster,
Dévoré de remords et plein de désespoir,
A rendu l'âme, et sa dépouille est enterrée.
Mais Carlisle est vivant. Je te l'amène ici
Pour recevoir le châtement de son orgueil.

HENRY

Voici ton châtement :

Choisis un monastère, un cloître retiré,
Le plus lointain possible, et finis là tes jours.
Tu pourras vivre en paix si tu te tiens en paix.
Si je t'ai toujours vu te dresser contre moi,
J'ai vu aussi en toi l'éclat de ton honneur.

Entrent EXTON avec une escorte portant un cercueil.

EXTON

Grand Roi, je t'offre ici, présente en ce cercueil,
Ta crainte ensevelie. Ci-gît, inanimé,
Le plus puissant de ceux qui s'opposaient à toi :
Car je t'amène ici Richard Plantagenet.

HENRY

Je ne puis pas te remercier : tu as commis
Par cette main fatale un horrible forfait
Que l'Angleterre et moi nous devons expier.

EXTON

C'est vous-même, seigneur, qui l'avez ordonné.

HENRY

Ceux qui veulent la mort n'aiment pas le poison.
Et je ne t'aime pas. J'ai souhaité sa mort,
Je hais son meurtrier. Assassiné, je l'aime.
Pour prix de cette action tu as le repentir,
Mais n'attends pas du Roi salaire ou récompense.
Va retrouver Caïn, errant dans les ténèbres,
Et que jamais le jour n'éclaire ton visage.
J'ai dans toute mon âme une douleur extrême
De voir ce sang versé sur ma grandeur naissante.
Déplorez avec moi ce meurtre qui m'afflige.
Et portons aujourd'hui des vêtements funèbres
J'irai en Terre Sainte y faire pénitence
Pour me laver les mains du sang qui a coulé.
Accompagnons ce mort, et portons-en le deuil
En pleurant tous ensemble autour de son cercueil.

Ils sortent.